

SALUT ! ÇA VA ?

*L'habit
dévoile nos
cultures*

Photo: Igor Pavlov





ÉDITO / OLGA KUKHARENKO

Chères lectrices, chers lecteurs ! Cette année nous célébrons le 50e anniversaire de la francophonie institutionnelle. Il y a tout juste 50 ans, en 1970, à Niamey au Niger, a été créée l'Organisation internationale de la Francophonie. D'une année à l'autre se multipliaient des actions en honneur de la langue française réunissant quelques 300 millions de francophones repartis sur les 5 continents en concerts, concours, conférences, festivals, réunions...

Aurions-nous pu savoir même il y a un an que la belle année 2020 serait marquée par l'annulation de

pratiquement toutes les festivités francophones dans le monde ? Aurais-je pu savoir qu'un jour dans mon édito je parlerais épidémie et virus ? Une triste cause qui a perturbé tous les projets, a fait reporter de belles manifestations et a appelé une fois de plus les gens à la solidarité.

En cette période éprouvante pour toute la planète je suis contente que rien n'empêche de faire vivre notre chère revue « Salut ! Ça va ? ». Hors des contraintes et des restrictions, malgré la quarantaine et le confinement planétaire, puisse ce numéro vous parvenir comme une bouffée d'air frais au travers des continents ! Notre édition poursuit son chemin en mettant au cœur de son action la riche diversité des cultures des francophones du monde et cette fois elle a réuni autour des collaborations passionnantes seize nationalités différentes. Nos auteurs vous parlent des traditions vestimen-

taires traditionnelles, partagent leur amour pour la langue française et vous confient leurs histoires familiales exceptionnelles.

Pour terminer je voudrais vous présenter un projet que nous avons consacré à la fête de la francophonie 2020. Nous avons invité nos étudiants de créer un slogan encourageant pour montrer que ni virus, ni épidémie, ni interdictions ne les empêcheront pas de se sentir ensemble solidaires et fêter ainsi la francophonie ! L'idée était d'imaginer un slogan positif, enthousiaste et humoristique pour dire comment le français les inspire à garder le moral et tenir bien face à l'obligation de rester chez eux. Et à l'autre bout du continent européen, leurs amis par correspondance, les élèves de l'École spéciale militaire de Saint-Cyr qui étudient le russe, se sont ingénies pour nous transmettre en rimes leur enthousiasme, leur soutien et leur espérance pour

Solidarité franco-russe en rimes

Nous n'avons pas peur de coronavirus,
avec nos amis nous sommes unis,
Et en travaillant le français ou le russe
Nous surmonterons ensemble cette épidémie !
(Katia Malycheva)

Tout passe, tout casse, tout lasse
et le coronavirus passera dans l'impasse !
Il restera dans le passé,
Et nous, on continuera d'apprendre le français !
(Arina Khorosonjenko)

Malgré l'épidémie
Nous avons une journée de la Francophonie !
Et pour les francophones de tout âge
La quarantaine est un énorme avantage !
Bien que je sois isolé
Je peux apprendre le français !
(Nikolay Sukhin)

Même pendant la quarantaine,
On apprend le français avec entrain !
(Kseniya Chvydkaya)

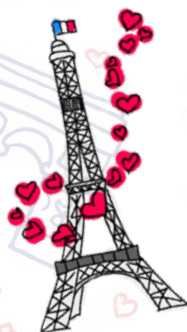
Nous n'avons pas peur de l'épidémie,
Nous voulons fêter la francophonie!
(Iuliia Kachtchenko)

Pour vivre bon et être sain,
Passe le temps en quarantaine
(Alexandra Gordeychuk)

La langue française est notre vitalité,
Rien ne peut nous empêcher de la fêter!
(Arina Ryabitskaya)

Même si j'ai un peu peur de l'épidémie,
je ne vais pas pleurer!
Je mets un masque et j'attends Pierre-Etienne,
qui va me protéger!
(Alexandra Gordeychuk)

On dit au virus « non »!
on dit à la Francophonie « oui »!
(Diana Yakubova)



Salut ! Ça va ?

ISSN 2500-4069
Porté au registre du Service fédéral du contrôle dans le domaine de la communication, des technologies d'information et des médias de masse sous le numéro ПИ № ФС77-63908

№ 1 (57) Mars 2020

Rédactrice en chef : Olga N. Kukharenko

Rédaction :
Anne-Marie Guido à Nantes
Irina Korneeva à Paris
Sébastien Cordrie à Rennes
Laëtitia Giorgis à Valence
Elena Seyitmedova à Tsiolkovski
Mise en page : Mikhail Kobzar à Moscou

Publié le 30 Mars 2020
Imprimé à la SARL «Tipografia»
Adresse de l'imprimerie : 55, rue Politechnicheskaya, Blagovetchchensk

Tirage 30 exemplaires 12+ Diffusé gratuitement

Fondateur: @Université pédagogique d'Etat de Blagovetchchensk
Adresse de la rédaction et du fondateur: 104, rue Lénine, Blagovetchchensk, région Amourskaya, 675000

Licence ЛП № 040326 délivrée le 19 décembre 1997

Maison d'édition de l'Université pédagogique d'Etat de Blagovetchchensk

salutcava2004@gmail.com
aefra.wordpress.com/salut-ca-va/
facebook.com/salutcavablag

Coronavirus n'est qu'un mot nouveau,
Mais pour notre bonheur il est nécessaire
Qu'on porte des masques et reste à la maison,
Alors ce mot ne sera à jamais que dans les dictionnaires. (Katia Uchakova)

Le confinement nous a rendu solitaires
Les amis : Français et Russes.
Mais soyons tous solidaires,
Et nous gagnerons contre le Coronavirus ! (Macha Alexandrova)

Le temps d'une quarantaine

J'étais seul, enfermé, dans mon humble demeure,
Toujours dans l'ombre l'ennui labouré mes peines.
Alors bien seul et las je demeure et je pleure,
Tandis que se déroule cette quarantaine.

L'espoir du réconfort pointait soudain vers l'Est
Et ses très belles jouvencelles soviétiques
Qui amoindrissent le malheur de cette peste
Car elles nous ôtent de ces humeurs colériques. (Armand)

Quelle maladie pourrait vaincre une amitié
Qui survole les frontières de l'indifférence
Pour rassembler des jeunes pourtant éloignés
Qui érigent un pont entre Russie et France ?

Loin de nous toute idée de peur et de détresse
Ce Mal qui passe n'est qu'un terrible coup de vent
Le temps viendra où nous vivrons dans l'allégresse
Arrivent les jours où nous irons de l'avant

L'occasion nous est donnée de louer la vie
Remercions celui qui nous en a fait le don
Protégeons nos êtres chers, parents et amis
Ensemble c'est certain, nous allons tenir bon! (Pierre-Etienne)

Les rayons sont vides, nous ne trouvons plus de PQ
Il faut garder de la distance, toutes les soirées sont annulées

Il ne faut pas se toucher le visage
N'oublie pas de laver les mains
Et maintenant nous cuisinons tous les jours,
A base de pâtes et de riz

Honnêtement nous n'avons pas à râler
Pour des gens en bonne santé il n'y a pas de risque.
Chaque jour le soleil se lève à l'est un peu plus tôt
y savons nos amies russes en bonne santé

N'importe si en Europe ou à l'extrême Orient
Au soleil ou dans le grand froid
Ensembles nous résistons au danger
2020 est réellement une année dangereuse (Kurt)

La quarantaine ne nous fait pas peur,
Nous apprenons le français avec des copains,
Le coronavirus est un terrible monsieur,
Mais bientôt il prendra fin ! (Alina Kuzyakina)

Malgré la quarantaine, la grippe et le temps changeant,
nous célébrons cette belle journée ensoleillée,
tout le monde se réunira autour d'une table ronde,
et tout à coup,
A travers un rire sonore, quelqu'un criera à quelqu'un en retour:
« toute la vie est une lutte, mais elle est si belle ! »
(Alexandra Bessarabova)



C'est bien le Carême,
Nous sommes en quarantaine,
Personne ne sort
Le Christ est mort
Mais bientôt les Pâques, il est ressuscité !
Et le virus sera éradiqué !

Ce mal né au loin,
A touché notre Patrie
Vous en êtes les témoins.
Êtes-vous épargnés en Russie ?
En ce dur Carême,
Nous sommes en peine,
Mais, toujours actifs,
Reclus chez nous...
Et aussi, créatifs
Nous conversons avec vous.

« Le Roi te touche, Dieu te guérit ! »
Mais qui pour nous toucher aujourd'hui ?
La France est malade
Et la France n'a plus de Roi.
Il nous faut une accolade.
Face à l'épidémie, il faut garder la foi.
Alors, chers amis transcontinentaux,
Demeurez en votre foyer,
Votre chef va vous protéger,
Vous garder de ce fléau. (Ladislas)



J'❤️
le russe

Mon cher français par les yeux de mes élèves de 5e



IRINA KHYCHOVA
Enseignante
à l'école 2
Svobodnyy de la
région Amourskaya
(Russie)



NIKITA NIKICHIN :
J'apprends la
langue française
pour communiquer
avec mes amis

français, connaître les coutumes et les traditions françaises. Ma grande sœur est étudiante dans une université en France et moi aussi je rêve de visiter Paris et toute la France, trouver de nouveaux amis.



ARINA KUZUTINA :
J'apprends le
français parce que
j'aime Paris et je
veux y aller. C'est

une belle ville. Et ici, c'est aussi très beau, surtout la nature. J'aime les études dans notre école. Nous y allons 6 fois par semaine. Il est difficile pour moi d'apprendre des mots français. Mais les règles sont faciles. Quand je vais passer les examens, je vais choisir le français.



SAVELIY KARATAEV : Nous
avons seulement
commencé
d'apprendre le
français. Nous

travaillons avec des manuels « L'oiseau bleu ». Nous avons des appris les chiffres de 1 jusqu'à 130, les jours de la semaine et plus de 20 mots. J'aime beaucoup de français. Je veux beaucoup aller en France et voir ses curiosités.



ILYA MOSKALENKO :
Cette année on m'a
obligée d'apprendre
le français. D'abord
j'ai été très triste

parce que j'ai eu peur de ne pas réussir. Puis j'ai appris que j'aurais le français une fois par semaine et j'ai été très contente. Notre professeur parle très bien français

Je suis professeur d'anglais et de français d'après mon diplôme d'études supérieures que j'ai obtenu il y a 10 ans. Pendant toutes ces années j'ai enseigné la langue de Shakespeare dans une école à Svobodnyy, tout en gardant l'espoir de travailler un jour avec la langue de Molière, « mon cher français ». Depuis que j'ai commencé à l'apprendre à l'Université pédagogique de Blagovechtchensk, il a pris sa place inébranlable dans mon cœur.

Je savais qu'un jour le français reviendrait dans ma vie. Et voilà, ce jour est venu : toutes les écoles de la région ont reçu une bonne nouvelle, on doit introduire la 2e langue étrangère dans les programmes éducatifs. Notre directrice nous a posé une question : quelle langue choisir ? « Bien sûr, le français ! » me suis-je exclamée.

Alors, je suis ravie de reprendre l'enseignement du français et de transmettre mon amour pour cette langue magnifique à mes élèves de 5e. Nous avons une heure de français par semaine. Ce n'est pas suffisant, mais on trouve même parfois le temps de plonger dans la culture française, d'apprendre des poésies et des chansons.

À l'occasion de la semaine de la Francophonie j'ai présenté à mes élèves cette fête internationale. C'est pour la première fois dans la vie qu'ils ont entendu le mot la « francophonie » et ils sont super heureux d'être parmi les francophones. J'espère que l'apprentissage du français offrira à mes élèves de la joie et de l'inspiration de ne jamais abandonner.

Voici ce qu'ils parlent de leur expérience dans un nouveau statut francophone.

et elle veut que nous parlions aussi bien cette langue. Elle nous donne beaucoup de devoirs et il est difficile de les faire. Mais comme ça le français devient encore plus intéressant. Je suis sûr que le français me sera utile à l'université et au travail.



KSENYA NASEDKINA :

C'est ma première
année d'études de
français, et c'est
assez difficile. Je

comprends surtout difficilement la grammaire. En plus, on nous donne des devoirs pour apprendre beaucoup de verbes et de mots. Mais quand je parlerai français j'irai en France pour voir toutes les curiosités.



KSENYA BOYTCHUK :

J'aime beaucoup le
français et je rêve
d'aller en France !
Dans notre école

toutes les classes de 5e apprennent le français. On doit apprendre le français jusqu'à la classe de 9e. Nous avons des cours une fois par semaine. On ne nous donne pas beaucoup de devoir en français. Quand j'ai appris que j'apprendrais

le français j'ai eu peur. J'ai pensé que j'aurais de mauvaises notes. Mais maintenant j'ai de bonne note et je connais bien le français. Mon hobby préféré est le dessin. J'ai déjà dessiné la Tour Eiffel et d'autres curiosités françaises. Si tout va bien je vais apprendre le français après l'école et peut-être le français sera utile pour mon futur travail.



ELIZAVETA PATOKINA : Je
m'appelle Liza, j'ai
12 ans, j'habite dans
la ville de

Svobodnyy. Elle est très belle. On construit une grande usine non loin de la ville. Beaucoup d'étrangers travaillent à la construction, et maintenant dans notre ville les gens sont très différents et parlent des langues différentes. Je pense que le français va m'aider beaucoup dans la vie, peut-être dans le travail. J'ai vu beaucoup de photos de France, je les ai bien aimées. Et j'ai commencé à dessiner la France. J'aime étudier le français. Je l'apprends pour aller à Paris et voir la Tour Eiffel.

→ irina110485@mail.ru

« Cette langue est cool ! »

Les élèves de la classe de 5e d'une école de Blagovechtchensk partagent leur amour pour le français.



DIANA BARNASSYAN
Enseignante
École 15
de Blagovechtchensk
(Russie)

J'enseigne le français à l'école 15 de Blagovechtchensk. Je travaille comme professeur depuis deux ans seulement, mais j'aime beaucoup mon métier ! Apprendre le français était mon rêve d'enfance. C'est pourquoi, je suis entrée à la Faculté des langues étrangères. Heureusement, les écoliers d'aujourd'hui ont la possibilité de faire connaissance avec cette langue beaucoup plus tôt. Malgré le fait que notre région a une frontière commune avec la Chine, de nombreux enfants et leurs parents choisissent le français comme la deuxième langue étrangère, pas le chinois. Une des raisons est que la langue française est plus facile pour apprendre en comparant avec la langue de nos voisins. En plus, c'est la beauté de la langue qui attire.

J'ai fait un petit sondage auprès de mes élèves de 5e pour leur demander pourquoi ils apprennent le français. J'aimerais partager avec vous certains témoignages. Et je suis très heureuse de voir leurs yeux qui brillent, grâce au français.



DMITRIÏ BOULYNDIN :
Pourquoi j'aime la langue française ? Il faut dire que cette langue est très fascinante. Et

la chose intéressante est que beaucoup de mots et phrases sont faciles à prononcer. En plus, certains sont amusants. Cette langue est cool de toute façon.



DIANA IVANOVA :
J'étudie la langue française pour connaître des

coutumes, pouvoir visiter Paris et toute la France, trouver les amis français. Mais aussi savoir plus sur la mode française, être capable comprendre cette langue, écouter de la musique française et comprendre ce qu'on chante.



IVAN RYTCHKO :
Ce que j'aime dans la langue française, c'est que quand tu parles cette langue les mots sont drôles. En outre, on

utilise « le », « la », « les » avant des mots français. On peut le comparer à l'alphabet anglais, parce que les lettres se ressemblent. Et le plus important, c'est beau !



EVELINA SMIRNOVA :
J'adore le français ! Il me semble que cette langue est facile et belle.

Chaque jour j'apprends des mots nouveaux à la maison et à l'école. La langue française est très mélodique, par exemple, la phrase « Я люблю тебя » (Ya lyublyu tebya) en russe c'est « Je t'aime » en français.



MAKSIM PIKA : Le français... il y a tellement d'opportunités infinies dans ces mots pour parler avec l'intonation

particulière. Ce que j'aime dans cette langue c'est la prononciation des sons. À mon avis, c'est la meilleure langue par rapport aux autres. Je viens de commencer à étudier cette langue magnifique et je pense que j'ai atteint le niveau moyen dans la prononciation. De mon point de vue, c'est la première langue que je veux explorer.



LEONID PLAKHOTNIK :
J'aime le français, parce que c'est assez

simple et un peu grasseyé. En ce qui concerne les Français, ils sont gentils, polis, sociables, comme je sais.



ZLATA OMELIOUKH :
J'aime étudier le français, parce que c'est très intéressant. En effet, j'ai toujours voulu apprendre

cette langue, c'est pourquoi je suis heureuse d'avoir la possibilité de l'étudier.



TIMUR EVTYAGUINE :
J'aime la langue française à cause de sa sonorité belle et facile pour imiter.

Il y a des gens qui rêvent de visiter Paris, mais ils n'ont pas d'expérience dans la langue. Et il y a des enseignants (comme ma professeur) qui ont la formation professionnelle pour les aider. Je pense que j'irai à Paris très bientôt et je pourrai communiquer avec des Parisiens. Peut-être j'habiterai à Paris.



ZLATA RADTCHENKO :
Je voudrais parler de mon amour pour le français. Premièrement, la langue est connue comme la plus

belle dans le monde. Et qui refusera de l'étudier ? Deuxièmement, je ne l'aime pas seulement pour sa beauté de la prononciation mais aussi pour ce qu'elle est assez simple. Troisièmement et finalement, c'est une langue d'École supérieure. La connaissance du français permettra d'étudier dans les meilleures universités du monde et se développer.

→ d.i.a.n.a14@mail.ru



À la rencontre des francophones de Russie De Moscou à Vladivostok



SIMON GILMER
Enseignant
Directeur de l'Alliance
Française
Pardubice (République
Tchèque)

« Vous êtes français ? Ah, c'est bien. Mais qu'est-ce que vous faites dans ce train ? Vous êtes là pour le travail ? Pour le plaisir, ah bon. Et vous allez jusqu'à Vladivostok... Mais, à quoi bon ? »... À vrai dire, moi aussi, je me suis souvent posé la question pendant ce long périple à travers la Russie. J'ai eu le temps de me la poser, cette question, pendant ces 150 heures de train et ces plus de 9000 kilomètres avalés en 30 jours. Qu'est-ce que je fais dans ce train ? De Moscou à Vladivostok, la volonté d'enfin découvrir la Russie après presque sept ans de vie professionnelle à Moscou et avant de quitter le pays. Une tournée d'adieu en quelque sorte. Sûrement le besoin de faire le point aussi.

Je pars de Moscou le 20 octobre 2019. Le train pour Kazan est à 23h. Mon amie Katya réussit enfin à me convaincre d'aller dîner au restaurant Docteur Jivago, à proximité du Kremlin. Elle m'en parle depuis plu-

sieurs mois déjà. Un repas russe typique à quelques encablures de la Place Rouge avant de me lancer dans l'aventure. J'ai laissé mon sac à dos au vestiaire. Je dénote déjà avec mes habits de voyageur dans ce restaurant de standing du centre de Moscou. Entre l'ikra et la julienne de champignons, je m'interroge. Un mélange d'excitation et d'appréhension avant de me lancer dans ce long voyage vers l'Est. De Moscou jusqu'à Vladivostok en train, rien de bien original et aventureux, cela a été fait et refait et est proposé par la majorité des agences touristiques de la place. Mais j'ai mon idée pour pimenter un peu ce long voyage. Je suis enseignant de Français langue

étrangère, je connais bien le monde de l'enseignement des langues en Russie. Je pars donc avec l'ambitieux projet de rencontrer les francophones de Russie, apprenants, enseignants, francophiles,... Dix étapes sont à mon programme avec des visites dans des Alliances françaises, des écoles, des universités. Kazan, Ekaterinbourg, Omsk, Barnaoul, Novossibirsk, Krasnoïarsk, Irkoutsk, Blagovechtchensk, Khabarovsk et Vladivostok. Pour le moment, seulement des noms de villes sur une carte, une page blanche.

KAZAN

23h, je monte dans le train de nuit pour Kazan. Je suis déçu, le train est d'une modernité détonante. Je m'endors rapidement. Arrivé à Kazan, je suis à la fois excité et un peu anxieux. Ce ressenti, je le connaîtrai à chacune de mes arrivées dans chaque ville visitée. Mais il laisse très rapidement la place à un sentiment de liberté et de plénitude. J'entre enfin dans ce rôle que j'envisageais depuis si longtemps. J'ai enfilé mon costume de hobo, ces voyageurs sans attache sautant de trains en trains dans l'Amérique de Jack London. Un hobo du début du 21ème siècle, un hobo connecté

*De Moscou à
Vladivostok, une
longue errance sans
prétention aucune
si ce n'est de relayer
un doux murmure.
Un murmure
francophone ...*



Lycée n°9 Kazan

car mon smartphone est bien relié à Internet et il le restera quasiment jusqu'à Vladivostok...

Ma première rencontre avec des « francophones » se fait à l'Alliance française de la ville. Échange sur la langue française et les cultures francophones. Échange simple, sans prétention. Atmosphère très amicale. Ce n'est pas une surprise pour moi, mais la langue française est drôlement bien maîtrisée et farouchement aimée en Russie. Le lendemain, je suis au Gymnase n°9 de Kazan, école spécialisée dans l'enseignement du français. Discussion avec des élèves de 11ème classe (équivalent de la terminale en France). À la question : « Pourquoi apprendre le français ? », on me répond : « Parce que c'est obligatoire dans notre école... » Quelle question idiote... Moi : « Mais j'imagine qu'il y a d'autres raisons, non ? » Eux : « Bien entendu ! Parce que c'est beau, intéressant, utile,... » Ils sont exagérément bien éduqués... Question essentielle pour tout enseignant de langues : comment rendre son enseignement intéressant et motivant pour des adolescents bien souvent happés par la vitesse de leurs appareils connectés et cela quand on a un groupe-classe de 15 à 20 apprenants, voire plus ? Discussion suivie de la visite du musée de l'école consacré à la présence française dans l'histoire de Kazan. Visite menée de main de maître par les élèves et leur enseignante. Signature du livre d'or du musée, quelques semaines après Muriel Pénicaud, ministre du travail en visite à Kazan. Cet accueil digne d'un officiel flatte mon orgueil de hobo connecté...

EKATERINBOURG

À Ekaterinbourg deux jours plus tard, je suis à l'Alliance française. Je renouvelle l'expérience de l'activité de conversation consacrée à la francophonie. L'assistance est plus importante. L'Alliance a mobilisé du monde. Parmi les adultes, on trouve le jeune Arseniy. Débutant son apprentissage, il est accompagné par Olga, son enseignante. Il ne se démonte pas et prend la parole à plusieurs reprises. Participation très active et enjouée de toutes les personnes présentes. J'en suis ravi. Peu importe le niveau de maîtrise de la langue, l'important est d'essayer, de prendre des risques. Faire des erreurs, rien de grave, au contraire. Il faut encourager les tentatives. Communiquer ses idées et ses sentiments. N'est-ce pas l'objet premier du langage ? La langue, un pont dressé vers l'autre, n'est pas un objectif en soi. Elle doit demeurer cette infrastructure qui permet de passer un message. Ce soir,

les participants l'ont bien compris et partagent gaiement leurs opinions et leurs idées. Le lendemain, dans un café du centre-ville, je rencontre un petit groupe d'apprenants et d'enseignants d'un centre de langues privé. Deux heures de discussion non interrompue, un vrai partage. Roman, jeune mathématicien de formation, a commencé son apprentissage au mois de juillet. Après quelques mois, il est capable de très correctement communiquer en français. Il a un objectif concret. Il veut aller étudier en France. Il met tout en œuvre pour y parvenir. Il le dit lui-même : « J'étudiais l'anglais à l'école, mais je ne savais pas réellement pourquoi et je ne progressais pas vraiment. Aujourd'hui, je sais pourquoi j'étudie le français et cela me motive d'autant plus ». Donner du sens à son apprentissage ! Une des clés de la réussite... Donner du sens à mon voyage, c'était une de mes interrogations lors de mon dîner au Docteur Jivago. Ces différentes rencontres et discussions me confortent dans mon idée et me donnent l'énergie nécessaire à sa réalisation. Dernier jour à Ekaterinbourg, je me trouve dans l'ultra moderne Centre Eltsine, où l'Alliance française possède une annexe. Activité pour enfants pendant les vacances scolaires. Un projet pour la semaine, le montage d'un petit spectacle théâtral. La petite pièce s'intitule « Roule-Galette ». C'est l'histoire d'une galette qui s'échappe de son four pour découvrir le monde qui l'entoure. Dans son périple, elle rencontre les différents animaux de la forêt qui ne souhaitent qu'une



Alliance Française à Ekaterinbourg

Université pédagogique à Omsk



chose... la manger. Mais elle ne se laisse pas faire et roule, roule, roule pour leur échapper. Saura-t-elle résister à la malice du renard ?... Les enfants jouent et prennent un plaisir évident. Ils en oublient même qu'ils communiquent en français, tout devient naturel. Les sourires, les rires et la gaieté prennent le pas sur l'inhibition inhérente à tout apprentissage...

OMSK

Le lendemain, je suis accueilli à la gare d'Omsk par Kristine et Andrey, deux étudiants de l'université de pédagogie de la ville, futurs enseignants de français et d'anglais. Je ne reste qu'un peu plus de 24 heures à Omsk, le temps de visiter la ville et de mener une conférence à l'université avec tous les étudiants de la faculté de pédagogie. Au programme, immersion linguistique, pédagogie de projet, méthode inductive, classe inversée,... beaucoup de théorie de ma part. Je suis bien trop abscons... Remarque d'Andrey : « Oui, nous voulons mettre en place toutes ces pratiques, mais le plus souvent, lors de nos stages, nous n'avons malheureusement pas le temps et les moyens de le faire : importance de suivre à la lettre le programme défini, refus de nos tuteurs de changer d'approche méthodologique,... » Je le comprends parfaitement. Dure confrontation à la réalité de la pratique. À une question sur leur vocation d'enseignant, une jeune étudiante répond : « Je ne suis pas certaine de vouloir devenir enseignante, le salaire est trop bas... » Nouvelle confrontation à la réalité du métier en Russie... J'essaie d'être positif et de les encourager, mais ce n'est pas aisé. Cette rencontre est suivie d'une discussion très dyna-

mique avec les professeurs de la chaire de français de l'Université. Etat des lieux assez triste de la pratique du français à Omsk. Comme partout en Russie, l'anglais a gagné la bataille, ce n'est pas une surprise. Le français est de moins en moins enseigné dans les écoles. À mes yeux, ces professeurs sont de vraies résistantes. Je suis admiratif devant leur passion pour la langue française et sa transmission à leurs étudiants. Chapeau bas mesdames !

BARNAOUL

Une nuit dans le train et j'arrive à Barnaoul. Je n'avais pas prévu d'y aller. La ville aux portes de l'Altaï n'est pas sur le tracé du Transsibérien. La rencontre avec Svetlana, responsable du département de français de l'Université pédagogique d'Etat de l'Altaï, à Moscou lors de la préparation de mon voyage et l'enthousiasme qu'elle a manifesté à cette idée me convint dans l'instant de faire ce petit détour de

plusieurs centaines de kilomètres. Après l'avoir retrouvée dans sa ville, je lui fais remarquer que Barnaoul est la seule étape de mon voyage qui ne possède par le son [k] dans son nom : Moscou, Kazan, Ekaterinbourg, Omsk, Novossibirsk, Irkoutsk, Blagovechtchensk, Khabarovsk, Vladivostok... Je crois qu'elle prend cette remarque comme un vrai compliment. Plusieurs rencontres sont à mon programme au sein notamment de l'Université pédagogique. Séminaire formel pour les enseignants de français des écoles de la ville. Discussions plus libres avec les étudiants de français de la 2ème à la 5ème année. Je retrouve l'écoute, la motivation et la passion rencontrées à Omsk. Le département de français de l'Université est extrêmement proactif et dynamique. Tout est bien entendu fait pour assurer le meilleur enseignement aux étudiants, mais aussi pour promouvoir la langue française le plus efficacement possible, dans et hors de l'Université. À cela s'ajoute pour les enseignants, le lourd travail administratif inhérent au fonctionnement des Universités en Russie (notamment l'écriture et la mise à jour régulière des programmes selon des standards bien précis), tâche énergivore si l'en est. Svetlana et son équipe de la chaire de français sont pleinement dévouées à leur travail. Une forme de sacerdoce que d'enseigner le français dans la province russe. Natalia, personnalité haute en couleur et doyenne des enseignantes au sein du département, me remercie pour ma venue en me confiant qu'elle lui

Barnaoul





apporte une petite dose de motivation supplémentaire, bienvenue deux mois après le début de l'année universitaire et à l'orée de l'hiver. C'est le plus beau compliment que l'on puisse me faire. Cette série de rencontres et discussions s'achève par un entretien dans une radio locale. La journaliste me pose des questions sur le monde éducatif en France. Système d'évaluation et de notation, rôle et engagement des parents dans le processus d'apprentissage, reconnaissance du métier d'enseignant par la société,... quelles différences entre la France et la Russie ? Nerveux au début de cet entretien mené en russe, le plaisir et la réalité de la communication prennent rapidement le pas. Peu importe le niveau de maîtrise de la langue, l'important n'est-il pas de communiquer ses idées ? Je suis au pied de la lettre mes conseils d'enseignant dans mon apprentissage et ma pratique du russe...

Le surlendemain, je suis dans un café du centre de Barnaoul. Discussion avec un groupe d'amies francophones et francophiles. Leur amitié s'est scellée autour de l'apprentissage de la langue française. Et elles en sont très fières, de cette amitié. Elena, une des filles du groupe est partie en France rejoindre son mari, il y a un peu moins d'un an. L'intégration n'est pas facile. Le passage de l'Altaï à la région parisienne n'est pas chose aisée. Cela nous amène à discuter du regard que les Russes portent sur la France et que les Français portent sur la Russie. Olga, très volubile, assure : « C'est curieux, parce que tous les Français

que je rencontre me demandent si ce n'est pas trop dur de vivre en Sibérie. Ben non, dit-elle en souriant, nous sommes heureux ici, aussi. Nous sortons, nous rions, nous nous amusons, nous avons des cafés et des restaurants et nous menons la vie que peuvent mener les Français de notre âge. » La discussion se prolonge chez Yulia autour d'une assiette de pelmeni et d'un verre de bière. Natalia se montre très intéressée par la société française et sa vie politique. Les questions fusent. Dans cette salle à manger, nous sommes si éloignés des centres de décision qui régissent les relations officielles entre nos deux pays. La diplomatie autour d'un plat de pelmeni et d'un bock de bière dans une cuisine de Barnaoul, ne serait-ce pas cela la solution au réchauffement des relations franco-russes ? Ah,

naïveté, quand tu nous tiens. En tout cas, ce qui est certain, c'est que cela permettrait de casser pas mal de clichés et ce serait bien, non ?

NOVOSSIBIRSK

Le lendemain, je suis à Novossibirsk, je fais un rapide passage à l'Alliance française de la ville. Je ne m'y attarde pas. J'ai repéré un Banya dans le quartier de l'auberge où je loge. Je reste deux jours dans la ville, un concentré de culture russe : un détour au Banya donc, quelques verres de vodka et un concert au magnifique opéra de la ville.

KRASNOÏARSK

Arrivé à Krasnoïarsk après une nouvelle nuit dans le train, je suis fatigué. Il fait froid et la rudesse du voyage, combinée sans doute à l'excès de vodka de Novossibirsk, fait son effet. Je loge dans une auberge de jeunesse un peu trop moderne à mon goût. J'apprécie cependant le site exceptionnel dans lequel est lovée la ville, construite dans une magnifique vallée, sur les bords du gigantesque fleuve Ienniseï, la fierté des habitants de la région. À mon programme ici, deux rencontres à l'Université fédérale. Superbe campus surplombant la ville. Discussion avec les étudiants, futurs linguistes et séminaire avec les enseignantes du département de linguistique française. Longue discussion avec ces dernières sur les pratiques de classe dans l'enseignement du FLE. Grande question de l'immersion linguistique. Est-ce possible de n'utiliser que la langue



Krasnoïarsk



Irkoutsk

enseignée dans toutes les interactions avec les apprenants pendant la classe ? Autrement dit, peut-on éviter la traduction pour enseigner une langue étrangère ? La pratique fait qu'en Russie – comme en France à vrai dire – cela est très difficile, car d'une part, les enseignants sont rarement bien formés à l'utilisation de cette approche méthodologique et d'autre part, les apprenants sont récalcitrants face à ce principe. Se sentant totalement perdus en immersion – sentiment légitime – ils ne font pas les efforts nécessaires, d'aucuns baissant les bras et se démotivants très rapidement, d'autres se raccrochant à la traduction pour se rassurer. Ils prient ainsi les enseignants de traduire dès qu'il y a la moindre incompréhension. Les enseignants, souvent découragés, abandonnent rapidement cette approche et reviennent à un enseignement plus classique. Nous n'avons pas trouvé de solution miracle à cette problématique, mais le partage d'idées et d'expériences a, à mes yeux, été productif. Le département de français est dirigé avec passion par Anastasia. Avec les enseignantes de l'équipe qui sont très jeunes pour la grande majorité, elle joue à merveille son rôle de mentor. Les rapports sont amicaux et plein d'empathie. Le respect est mutuel, l'admiration palpable. Le dynamisme ambiant crée une atmosphère de travail très positive. Cela saute aux yeux. Valentine, enseignante française en poste à Krasnoïarsk depuis plus de deux ans me confie qu'elle se sent particulièrement bien dans cette équipe. Cela ne m'étonne guère. Omsk, Barnaoul,

Krasnoïarsk, des récurrences apparaissent dans ces îlots francophones universitaires. Enthousiasme, dynamisme, créativité. Je me répète un peu, mais je suis admiratif devant l'engagement de tous ces enseignants pour une activité qui devient rapidement bien plus qu'un métier et demeure toujours une véritable passion.

IRKOUTSK

Arrivée à Irkoutsk. Je suis déconnecté, mon accès à Internet ne fonctionne plus. Je suis perdu sans la technique moderne, moi le hobo connecté. J'entre dans la Sibérie profonde. Il fait froid. La neige est bien présente dès ce mois de novembre. Je reste deux jours, fais du tourisme et découvre le Baïkal. Je n'en vois qu'un petit aperçu et je me promets d'y revenir plus longuement et mieux préparé.

BLAGOVECHTCHENSK

Après 48 heures de train, j'arrive à Blagovechtchensk. Je dois avouer que je n'avais jamais entendu le nom de Blagovechtchensk avant d'entamer ce voyage et que dans mon premier itinéraire, je ne l'avais pas prévue comme ville-étape. Le hasard des rencontres nous réserve de belles surprises. La créativité, l'activisme et la passion d'Olga et de Tatiana, professeures de français à l'Université, font désormais de Blagovechtchensk une étape obligée pour tout francophone en voyage sur les terres de l'Extrême Orient russe. Blagovechtchensk, sur la rive gauche du fleuve Amour, frontière avec la Chine. Ville de 200 000 habitants, enclavée car ne se trouvant

pas directement sur la route du chemin de fer Moscou-Vladivostok et fermée pour des raisons de sécurité militaire pendant la période soviétique. Tous ces éléments avaient fini de me convaincre de faire ce petit détour sur ma route entre Irkoutsk et Khabarovsk. Je ne le regrette pas, bien au contraire ! J'aurais aimé y rester plus longtemps. Rencontre à l'université avec les étudiants, pour la plupart, futurs enseignants de français ou d'anglais. Après cette discussion, certains d'entre eux me font découvrir la ville. Nous nous réfugions très vite dans un café pour nous réchauffer, il fait quand même moins 16 degrés dehors. Je les interroge sur leur vie de jeunes adultes dans cet Extrême Orient russe. Elles me confient rapidement qu'elles ne souhaitent qu'une chose, logique à leur âge, quitter les bords de l'Amour pour se rendre dans une grande ville, à Moscou, à Saint-Petersbourg ou ailleurs. Ce départ, m'expliquent-elles, devrait leur permettre, en quittant la routine d'une ville moyenne de province russe si éloignée de l'activité des grands centres urbains, de pleinement se réaliser. On parle de Moscou et des merveilleuses opportunités que la mégalopole peut apporter. Je suis mal placé pour les décourager de partir découvrir l'ailleurs, même s'il me semble aujourd'hui que la frénésie urbaine n'est pas foncièrement synonyme de bonheur. Elles se feront elles-mêmes leur idée et construiront leur propre expérience. L'art du voyage !

KHABAROVSK

Deux jours plus tard, je suis à Khabarovsk, dernière ville-étape avant mon arrivée à Vladivostok. Il fait de plus en plus froid. Les hauteurs de neige augmentent. La ville est grise. Deux rencontres au programme. Bibliothèque régionale de Khabarovsk. Conférence intitulée « Croisée culturelle, France-Russie ». On me propose de parler de la société française contemporaine. Je décide d'introduire mon propos par la question du bonheur en France. Les Français sont-ils heureux ? Qu'est-ce qui les rend heureux ? Qu'est-ce qui les inquiète ? Tâche difficile que de ne pas tomber dans la caricature ou de transmettre une fausse image du présent de notre société... L'organisation de la conférence est à l'initiative d'Oksana, pro-



Université pédagogique à Blagovechtchensk

fesseuse de français à l'Université d'état du Pacifique et de Yulia, directrice de la bibliothèque. Après la conférence, on continue la discussion de manière informelle. Yulia, très loquace, parle de la France – elle a vécu à Montpellier pendant les années 90. Elle évoque maintenant tous ces Français, épris de liberté, de nature et de grands espaces, qui voyagent dans l'Extrême Orient russe. Ces aventuriers interrogent et font parfois rire sous cape ici... Qui de remonter le cours de l'Amour en raquette, qui de s'isoler pendant plusieurs mois dans la forêt russe, qui de rouler à moto à travers la Taïga, qui de s'installer avec une communauté indigène reculée dans le nord de la région,... Yulia, un brin maligne : « Ils disent tous qu'ils viennent chercher la liberté ici dans la Taïga... Mais comment donc ? Ne seriez-vous donc pas libre au pays des droits de l'homme ? » On rit lorsque Yulia évoque ce Français qui a pris de vrais risques pour pouvoir patiner sur l'Amour... « On ne badine pas avec l'Amour... », « Oui et l'Amour est sinueux... » Loudmila, professeure de français à la retraite nous a rejoint. Elle parle de ses lec-

tures de Sartre et Camus et de son amour pour les dessins de Wolinski qu'elle découpait religieusement dans les éditions de Paris-Match qui arrivaient jusqu'ici. Elle, et son français parfait, est heureuse que je lui apprenne, aujourd'hui, deux nouveaux mots, « télécharger » et « clé USB ». Le surlendemain, je retrouve Oksana dans une école de la ville pour un séminaire d'échange avec les enseignants de français de Khabarovsk. Je renouvelle mon prêche sur l'immersion linguistique et l'approche communicative. Oksana présente ensuite à ses collègues différentes informations concernant les initiatives du réseau universitaire francophone en Russie. Oksana, véritable phare francophone à Khabarovsk, est à l'image de tous les enseignants rencontrés lors des différentes étapes de mon voyage. Passionnée, enthousiaste, inspirée, positive, totalement dévouée à son travail... Suite à la rencontre, son mari nous rejoint, elle me le présente en me vantant sa grande tolérance face à l'omniprésence de la langue française dans leur vie conjugale.



« FIN DU MONDE »

Je voulais m'arrêter là, à Khabarovsk. Je ne voulais pas aller plus loin que l'Amour. C'était mon objectif. Par anticonformisme, je ne voulais pas faire comme tous ces touristes étrangers qui « ont fait le Transsibérien ». Je ne voulais pas « faire le Transsibérien ». Et puis finalement, j'ai fait comme tout le monde. Vladivostok, fin du monde. Nous sommes fin novembre, la ville est balayée par un vent glacial. Je ne reste qu'une nuit dans un « hôtel capsule ». La proximité de la Chine, de la Corée et du Japon est prégnante à tous les coins de rue. C'est une première visite. Je me promets de revenir. Quand ? Je ne le sais pas.

Retour à Moscou, en avion. Puis retour en France. Fin de mon voyage. « Alors ? Le Transsibérien ? Tu l'as fait ? » « Oui, je l'ai fait... Mais, tu sais. Ce qui m'a plu n'était finalement pas tant le fait de rester cloîtré dans ces wagons de trains à contempler l'immensité du territoire russe. Non, mon voyage à moi, s'il m'a enthousiasmé, c'est grâce à toutes ces rencontres. Des gens simples, loin de tous ces clichés que les Français peuvent avoir sur les Russes. Des gens passionnés par une langue qui est pratiquée si loin de leur quotidien tant culturel que géographique. Je suis fier de me dire que j'ai trouvé de vrais amis parmi tous ces francophones de Russie et cela, je ne l'imaginais pas vraiment lors de mon dîner avec Katy au Docteur Jivago. Je ne sais pas si je les reverrai tous un jour. Je ne pense pas, mais j'ai la fierté d'avoir compris que nous avons une identité commune, ma langue maternelle et leur pratique amoureuse de cette langue. » Quel beau voyage ! De Moscou à Vladivostok, une longue errance sans prétention aucune si ce n'est de relayer un doux murmure. Un murmure francophone qui permet à tous de prendre conscience qu'au-delà de notre pratique de la langue, nous faisons partie d'une communauté d'esprit. Merci à vous, mes amis francophones de Russie !

→ simongilmer@gmail.com

Potashka village d'Oural ou la famille retrouvée



**MICHEL
JOUVELLIER**
Gand (Belgique)

DES VŒUX DANS LE COURRIER DE CE MATIN

Une carte de Верхотурье postée le 10 décembre dernier !

Verkhotourié (Верхотурье en Russe) est situé dans l'Oblast de Sverdlovsk, à trois cents kilomètres au nord de Iekaterinbourg, sur les bords de la rivière Toura. La petite ville historique qui ne comptait jamais plus de quelques milliers d'habitants - elle en compte aujourd'hui environ huit mille - fut fondée vers la fin du XVI^{ème} siècle à l'emplacement d'un fort qui contrôlait l'accès à la Sibérie.

Elle doit sa gloire passée à sa position géographique à l'Est de l'Oural Central où les monts peu élevés offrent un accès naturel vers la Sibérie. Jusqu'au milieu du XVIII^{ème} siècle elle fut le plus important point de passage et de douane entre la Russie Européenne et les immenses espaces de Sibérie avant d'être détrônée de cette fonction par Iekaterinbourg lorsque le Tsar Pierre le Grand prit la déci-

sion de relier Moscou à la Chine par la «Route de Sibérie» qui allait passer par Vladimir, Kazan, Perm, Iekaterinbourg, Tioumen, Tobolsk et Irkoutsk jusqu'à la Grande Muraille de Chine.

Mais Verkhotourié et les quarante églises et monastères des environs sont restés jusqu'à aujourd'hui un des hauts lieux de l'Eglise Orthodoxe Russe. Grigori Raspoutine y fit même un passage de plusieurs mois dans l'un des monastères de la ville.

C'est là, à Verkhotourié, que vivent Alexei, Maria son épouse, et leurs enfants Sophia, Nikita et Daniel et c'est de là, comme tous les ans, qu'ils me transmettent leurs vœux. Cette année, la carte postée le 10 décembre ne nous sera pas parvenue pour Noël comme prévue. Mais n'est ce pas extraordinaire qu'elle nous soit parvenue aujourd'hui 7 janvier «Jour de la Nativité du Christ», jour de Noël en Russie.

J'ai connu Alexei il y a quelques années et je lui dois, outre mes éternels remerciements, un des plus beaux moments de ma vie !

OÙ JE TROUVE ENFIN POTASHKA...

C'est il y a quelques années seulement que j'ai enfin pu localiser Поташка (Potashka ou Potachka) le village natal de mon

grand-père maternel. J'avais quatorze ans lorsqu'il est décédé en 1969 et rien dans les souvenirs que j'avais de lui ne me permettait de localiser précisément son village. L'Oural c'est plutôt assez étendu et la Sibérie plus immense encore !

Ma mère non plus ne détenait que très peu d'informations qui auraient permis de le faire. À la fin de sa vie, lorsque parfois nous en parlions, elle n'avait plus de certitude quant au nom même du village où elle n'avait d'ailleurs jamais vécu. Maman le situait plutôt dans la région de Perm parce qu'elle croyait se souvenir que mon grand-père recevait parfois des lettres d'un frère qui habitait cette région.

Je n'ai jamais retrouvé les lettres de ce supposé grand-oncle dans le petit paquet qu'elle me remit quelques mois avant son décès. Il contenait quelques lettres datant des années 1970 et 1980, des cartes de vœux et quelques photos reçues de Russie. De ces documents, adressées à ma grand-mère et postérieures au décès de mon grand-père, je déduisais alors que le village devait se trouver dans la région de Tcheliabinsk, au sud de l'Oural, d'où provenaient les lettres d'une certaine Vera qui semblait avoir un lien familial direct.

Avec l'apparition de « Goo-



Verkhoturii, le pont sur la rivière Toura



Verkhoturii, visite au monastère



gle Earth » j'avais plusieurs fois tenté des recherches sans succès. L'application ne répondait pas à ma frappe de « Potashka » ou de « Поташка » son mon clavier. Il m'arrivait de réessayer de temps en temps, et puis un jour de l'année 2012 après avoir frappé les touches « П О Т А Ш К А » sur mon clavier, «Google Earth» mit le globe terrestre en rotation et se mit à «zoomer» sur une région située entre Iekaterinbourg et Tcheliabinsk et à afficher « Potashka ». L'image était très floue, aucun détail ne laissait supposer la présence d'habitations, seul le nom indiquait la présence du village, on devinait une rivière, toute la surface semblait être une immense forêt.

Au cours des mois qui suivirent je relançais régulièrement la recherche, l'image s'affinait avec le temps. Je pu même distinguer quelques maisons éparses, et puis un jour une route qui traversait le groupe de maisons. Un peu plus tard en zoomant on pouvait lire le nom de la rue qui traversait le village « Улица Ленина » (Rue Lénine).

Et puis un jour quelqu'un avait utilisé « Panoramio » pour ajou-

ter des photos géo positionnées du village. Grâce à cette application je pouvais accéder à son mail et à son nom : Alexei !

INTERNET C'EST PARFOIS MAGIQUE...

D'un seul coup tout me paraissait presque trop facile. Un clic sur une de ces photos me révélait l'adresse mail de la personne qui les avait placés sur « Google Earth » et il me serait possible de le contacter. Habitait-il Potashka ?

Mais lorsque j'adressais un mail à cet Alexei, un inconnu, le moment d'excitation provoqué par la découverte de ces photos était passé. Après tout, il y avait peu de chance qu'il me réponde. Je m'y présentais brièvement et lui expliquais mon intérêt pour ses photos. Peut-être avais-je encore de la famille à Potashka et en quelques mots je résumais l'histoire de mon grand-père qui avait quitté ce village pendant la première guerre mondiale et n'y était jamais retourné.

Le lendemain matin j'ouvrais ma boîte mail avec fébrilité mais j'eus la même déception que les matins qui suivirent. Après trois

jours sans réponse, il semblait raisonnable de penser que je n'en recevrai jamais et mon cœur fit des bonds dans ma poitrine lorsque le matin du quatrième jour je découvris l'entête en cyrillique d'un message dans ma boîte mail: objet « Про Поташку » (à propos de Potashka) !

J'appris qu'Alexei n'habite pas à Potashka mais à Verkhoturii, à quelques cinq cents kilomètres plus au nord. Mais il connaît bien le village, il s'y rend régulièrement car c'est le village où son épouse a passé son enfance et sa belle-famille l'habite toujours. Nous sommes en janvier et il ne s'y rendra pas avant le printemps car il n'est pas prudent pour l'instant de faire les cinq cents kilomètres en hiver par la route avec des enfants en bas âge.

Il me demande si je peux lui donner plus de détails sur mon grand-père. Potashka ne compte qu'environ cinq cents habitants, là-bas tout le monde se connaît, il ne devrait pas être difficile de retrouver des membres de ma famille s'il en subsiste encore. Il a déjà contacté ses beaux-parents pour effectuer des recherches.

Je lui adresse en retour la copie de lettres dans lesquelles sont cités quelques noms et j'y joins quelques photos. Alexei a décidé de confectionner une affiche qu'il va transmettre à Potashka.

DÉCOUVERTE...

J'eus des contacts presque quotidiens avec Alexei dans les jours qui suivirent notre premier échange de mail.

Parallèlement au projet d'affiche qu'il allait envoyer à Potashka, il avait commencé à rechercher des personnes portant le même patronyme que mon grand-père. Une piste que j'avais moi-même explorée il y a quelques années sans résultat. La démarche n'étant pas simple à mettre en place à distance, j'avais rapidement abandonné.

Nous nous découvrirent au cours de nos échanges. J'appris qu'Alexei était un jeune père de famille, qu'il avait connu son épouse Maria à l'université de l'Oural à Iekaterinbourg et qu'ils avaient alors deux enfants : So-

Здравствуйте дорогие родные
 Бабушки, ваши дети и внуки!
 С искренним приветом к вам
 пишемница Вера мой муж
 Иван и мои дети. Мюда, Ира.
 Очень сожалеем что сейчас нет
 у меня отъезда ^{домашней} дяди Ташки.
 Из вашего письма узнала что
 скучно теперь вам без дяди Ташки
 но горшо вы его не забываете.
 Мы живем далеко друг от друга
 и не придется нам встретиться,
 но будем поддерживать нашу
 переписку. Но плохо что мы
 не знаем французский язык, а
 ваше письмо прочитаем, правда
 не все слова поймем, но смысл
 письма поймем. Мы с мужем
 на пенсии, доль Мюда работает
 в консерватории, а последняя



Lettre et photo reçues de Vera et utilisées par Alexei pour confectionner l'affiche qui permet de retrouver mes proches

phia 3 ans et Nikita 1 ans. Alexei était épidémiologiste au service de santé publique de Verkhoturié. Il était très fier de sa ville dont il voulu me faire découvrir la longue histoire, il était également très curieux de connaître la vie des gens d'Europe de l'Ouest. Je compris aussi qu'il était très croyant et pratiquant.

Il m'annonça avoir trouvé et contacté plusieurs personnes portant le nom de mon grand-père dans la région de Perm, mais aucune ne semblait avoir de lien familial avec moi.

Et puis l'après-midi du mer-

credi 23 janvier 2013, douze jours exactement après notre premier contact, je reçus un mail dont l'objet était mentionné en français : « Michelle ! Trouvé famille ! »

Il écrivait à peu près ceci :

J'ai de bonnes nouvelles! Mon annonce a été lue dans le village de Potashka et j'ai retrouvé vos proches. Pavel Gagilev (mon grand-père) avait un frère et une sœur : Mikhail Gagilev et Anna Gagileva. Anna a eu 6 enfants, puis des petits-enfants. Lyudmila Samojlova m'a appelé, c'est la petite-fille d'Anna Gagileva, elle vit

à Potashka, elle a 60 ans.

LES GAGILEV

Lyudmila n'avait pas d'ordinateur à la maison ni l'usage d'aucun outil numérique, aussi avions nous établi un circuit de communication en passant par sa petite fille Yana, alors adolescente, qui vivait également dans le village avec ses parents.

Je lui adressais mes mails, elle les imprimait pour les transmettre à Lyudmila, qui elle m'écrivait des lettres que Yana tapait soigneusement pour les convertir en mail avant de me les expédier. Lorsque je recevais un mail commençant par les mots «Пишет Людмила» (Lyudmi-



Réunis devant la maison de Oksana



Mon grand-père Pavel Gagilev pendant la première guerre mondiale, l'époque où il quitta le village.



Anna, la sœur de Pavel, avec son sixième enfant Dimitri et son épouse.

la écrit) c'était Lyudmila qui parlait, sinon c'était Yana qui m'écrivait directement...

Elle voulut savoir quelle avait été la vie de Pavel Gagilev, mon grand-père, son grand-oncle qui avait vécu en France. Elle avait toujours su son existence. Petite fille sa grand-mère Anna lui avait raconté l'histoire de ce frère parti vivre dans un autre pays et elle se souvient qu'elle chantait souvent «Как в саду при долине», une complainte traditionnelle qui raconte l'histoire d'un jeune homme qui meurt loin des siens. Pourquoi donc avait-il quitté leur si beau village au milieu des forêts pour aller vivre et mourir à l'étranger ?

Je lui racontais ce que j'en savais, sa vie sur le front de Prusse Orientale durant la première guerre mondiale, sa fuite pour se réfugier en Pologne pendant la guerre civile, puis l'émigration vers la France et comment il y avait reconstruit sa vie une nouvelle fois. Elle voulut aussi savoir quelle était ma vie à moi, celle de mes parents, celle de mon frère et si j'avais une grande famille, pourquoi j'avais quitté la France pour la Belgique, le prix du pain et de l'essence chez nous, à quel âge on part à la retraite en occident, enfin tout... Elle me demandait avec insistance quand je viendrais la voir à Potashka. Je ne devais pas venir en hiver, mais en été quand la nature est

très belle, quand la forêt regorge d'ail sauvage, de fraises des bois et de champignons.

De mon côté, au fil de nos échanges je découvrais une partie de l'histoire des Gagilev. Mon grand-père Pavel était le plus jeune d'une fratrie de quatre et d'une grande différence d'âge.

L'aîné Ivan, demi-frère né d'un premier lit – dans ces régions isolées mourir en donnant la vie n'était pas rare à cette époque – est probablement celui qui d'après ma mère correspondait de Perm avec mon grand-père. Lyudmila ne sait pratiquement rien de lui sinon qu'il eut quatre enfants.

Mikhail, le second, est le père de Vera dont j'avais retrouvé les lettres adressées à ma grand-mère. Petite fille, Lyudmila se souvient qu'il n'habitait pas Potashka mais qu'il venait régulièrement au village pour visiter sa sœur Anna. Il arrivait en automobile, jamais les mains vides. Grand, fort et très foncé de peau, toujours bien habillé, il semblait être quelqu'un d'important. Vera travaillait dans la région de Tchéliabinsk où elle s'était installée. Elle avait eu trois enfants, une fille partie vivre en Moldavie, une autre à Iekaterinbourg et un garçon disparu quelque part ailleurs en Russie. Lyudmila a perdu leur trace et celle de leurs descendants. Vera, elle, est morte dans les années 80 donc peu après l'envoi des lettres que j'avais retrouvés.

Sur Anna, qui passa toute sa vie à Potashka et dont l'histoire m'a beaucoup touché, je recueillis bien plus d'informations.

ANNA

Anna la sœur de mon grand-père est née en 1885, elle avait onze ans de plus que lui et avait semble-t-il une grande affection pour son petit frère. D'après Lyudmila elle parlait souvent de lui et a regretté toute sa vie son absence.

Au début du XX^{ème} siècle la famille Gagilev vivait plutôt bien. Ils n'étaient pas de pauvres « moujiks » mais des fermiers qui possédaient leur maison, leurs terres, un peu de bétail et quelques chevaux. Ils n'étaient

pas riches non plus mais ils appartenaient à une classe paysanne privilégiée comparée à la grande misère de la paysannerie russe de l'époque. C'était des « koulaks ».

Je ne connais pas la date du mariage de ma grand-tante Anna avec Nikita mais ils avaient déjà quatre enfants après la révolution bolchévique quand la guerre civile faisait rage dans cette région de l'Oural : Efrocinia, Piotr, Klavdy et Alexandra. A la fin de l'été 1919, alors qu'Anna était enceinte de son cinquième enfant, Nikita l'abandonna pour fuir avec « des blancs ». Après un passage en Chine, il finit par émigrer aux Etats Unis d'Amérique. Vers la fin du mois de février de l'année suivante, Anna donnait la vie à son cinquième enfant, une petite fille qui plus tard deviendra la mère de Lyudmila, elle la baptisa Anna comme elle.

« Les rouges » se vengèrent durement de la fuite de Nikita. Anna et ses enfants eurent la vie sauve mais perdirent « la maison, le bétail, les faucheuses, le mobilier et même leur lit ». Ils survécurent « dans la misère et la famine » grâce à l'aide d'une famille du village avant qu'Anna se remarie et donne naissance à un sixième enfant : Dimitri. A la fin des années 40, Nikita chercha à contacter les enfants qu'il avait abandonnés en 1919. Aucun d'entre eux ne lui répondit.

Les vieilles blessures d'Anna se réveillèrent pendant les



La tombe d'Anna, la sœur de Pavel Gagilev, dans le cimetière de Potashka



Quelques heures de route et je serai à Potashka !

épreuves qu'elle traversa durant la deuxième guerre mondiale et elle finit par perdre la raison. Elle est morte le 18 janvier 1972, elle n'avait jamais quitté le village, elle avait alors 87 ans, 16 petits-enfants et 27 arrière-petits-enfants. Lyudmila aimait beaucoup sa «bonne et tendre baboushka».

LYUDMILA ET « MON » VILLAGE

Anna, fille d'Anna, eut quatre filles qui toutes sont nées et ont été élevées à Potashka.

Lyudmila, avec qui je correspond, est la troisième dans l'ordre de leurs naissances. Valentina l'aînée habite à Potashka qu'elle n'a jamais quitté. Nina la cadette vit quelque part en Sibérie centrale et Tatiana la benjamine vit dans l'extrême Est, à Amoursk sur le fleuve Amour au Nord de Khabarovsk. Dans leurs jeunes années Nina et Tatiana quittèrent le village pour ces villes nouvelles créées autour de kombinats industriels ou miniers. Elles y ont fait leur vie et y sont restées.

Lyudmila touche une petite retraite, une retraite russe dit-elle... Elle a travaillé toute sa vie pour le kolkhoze du village. A l'époque Soviétique, c'était un kolkhoze important où on élevait des centaines de vaches et de chèvres, et on récoltait chaque année des milliers de tonnes de pomme de terre. Avec son compagnon Dimitri, elle habite maintenant dans une minuscule appartement dans une des seules maisons de pierre du village. C'est une quasi ruine et elle attend depuis des années d'être relogé. Mais je me souviens que quelques mois après ma première visite, j'appris qu'on lui avait enfin attribué un nouveau logement à Arti, un gros bourg situé à une quarantaine de kilomètres de Potashka. Elle déménagea ses quelques meubles et s'y installa un temps... pour revenir rapidement au village et réintégrer son ancien logement qui n'avait pas encore été détruit. La vie à la «ville» ne lui convenait pas, Potashka, la forêt, la rivière, sa fille Oksana, ses petits-enfants Yana et Andrei, et ses voisins lui manquaient beaucoup trop.

Sa fille, dont le père est décédé dans les années 90, travaille dans l'unique magasin du village. Une sorte d'hybride épicerie, bazar, entrepôt, lieu de rencontre, où l'on trouve peu de produits frais et où se dresse, garnissant entièrement le mur derrière le comptoir, un étalage de bouteilles de vodka. Pour se nourrir,

depuis toujours les gens d'ici comptent surtout sur la forêt, la rivière, leur jardin, leurs bêtes et sur eux-mêmes. Le magasin c'est pour les extras, pour ce que la nature ne peut pas offrir. C'est sur la porte d'entrée du magasin, ainsi que sur celle du bureau de poste, que «l'avis de recherche» confectionné par Alexei fut placardé. Intriguée, Oksana appela sa mère qui n'en croyait pas ses yeux en découvrant les noms qui y étaient mentionnés. Le jour même elle appelait Alexei et le lendemain nous échangeâmes nos premiers mails.

Le village, peuplé de Russes et de Tatars, tire son nom de «ПОТАШ» qui veut dire «potasse» en Russe et date du XVIII^{ème} siècle. Du lieu se dégage une sérénité et un charme envoutants et pourtant Potashka se meurt. Le kolkhoze n'existe plus, il reste une dizaine de vache au village et quelques chèvres. Le directeur est parti avec la caisse au début des années 90 pendant la terrible période qui suivit la désintégration de l'URSS. Il y a toujours une école à Potashka mais peu de possibilité d'y exercer un métier. A la fin de leurs études secondaires les jeunes quittent le village pour trouver un emploi ou pour étudier à Iekaterinbourg et ne reviennent pas y



Arrivé à Potashka, Lyudmila et moi tombons dans les bras l'un de l'autre.



Lyudmila et moi-même



Lyudmila et ses voisines de toujours



Lyudmila, Dimitri et leur auto (diabolique...)



Travail ... et repos chez Oksana

ÉPILOGUE

L'été 2014 se termine, la Russie vient d'annexer la Crimée. Le minibus qui nous conduit vers Potashka a quitté les faubourgs de Iekaterinbourg et le trafic devient plus fluide. Le chauffeur s'arrête pour prendre un homme qui lui a fait un signe du bord de la route. Tous les sièges sont déjà occupés mais l'homme, prévoyant ou habitué, est monté avec un petit tabouret de cuisine à la main sur lequel il s'assied. De temps en temps certains passagers nous jettent des regards intrigués, depuis notre départ de la gare routière de Iekaterinbourg les seules paroles échangées entre les passagers ont été « здравствуйте » (bonjour), le silence est total. Qui sont ces étrangers, que vont-ils faire à Potashka ce coin perdu de l'Oural ?

Nous roulions depuis une heure ou deux lorsque le chauffeur reçut un appel téléphonique. Je comprends qu'on parle de nous, c'est Lyudmila qui appelle pour vérifier que nous sommes bien dans le bus et pour savoir vers quelle heure nous arriverons à Potashka. D'un coup le silence qui régnait fait place à un bavardage bruyant, et la méfiance à la curiosité, on essaye de communiquer, on nous questionne, on nous commente le paysage. Le bus a maintenant quitté la route principale. Il passe de village en village pour déposer des passagers qui nous saluent chaleureusement en nous quittant. Certains nous laisseront même leur adresse griffonnée sur un morceau de papier.

Après cinq heures de route le chauffeur, qui est de Potashka, nous prévient qu'on arrive, nous sommes les seuls passagers qu'il lui reste à déposer. A l'entrée du village un jeune garçon attend avec son vélo sur le bord de la route. Je reconnais Andrei que j'ai souvent vu en photo. Il enfourche son vélo et roule comme un fou devant le bus jusqu'au centre du village où nous attendent Lyudmila, Oksana et Dimitri.

C'était en septembre 2014 et c'est avec une grande émotion que je posais le pied sur la terre que mon grand-père avait quitté

vivre. A l'époque soviétique il y avait même un centre hospitalier. Aujourd'hui le petit hôpital est fermé et est en ruine. Pour les urgences c'est un hélicoptère qui vient chercher les malades ou les blessés. De nombreuses isbas sont vides. Seuls restent le petit magasin et la poste, quelques vieux qui souhaitent mourir ici et des familles qui vivent de petits boulots forestiers ou de l'entretien des routes, ou dont l'un des membres s'absente chaque semaine ou chaque mois, ou bien pour une période plus longue, pour aller travailler ailleurs.

Mais une banque d'Arti a installé un distributeur de billets...



Lyudmila devant la maison qu'elle habite

exactement 100 ans auparavant. Le lendemain nous traversons le petit pont qui enjambe la rivière pour gravir le chemin qui monte vers le cimetière, dans la forêt au nord du village. Lyudmila s'arrêta pour me montrer une isba et me dit : « c'était là la maison des Gagilev ».

Mots-clés : histoire, France, Russie, famille, village, Oural

→ michel.jouvellier@telenet.be



Vues de Potashka



C'est là, à l'emplacement de cette maison que se trouvait la maison de la Famille Gagilev

Promenade russe au château d'Arcangues



OLGA KUKHARENKO
Enseignante
à l'Université
pédagogique d'Etat
de Blagovetchensk
(Russie)

L'été dernier j'ai eu le bonheur de découvrir un très beau coin de France – le pays basque. Très peu connu auparavant, il s'est présenté pour moi imprégné d'esprit russe. Cette région a toujours attiré mes compatriotes : la famille impériale, des aristocrates, scientifiques, artistes, intellectuels, militaires ou religieux l'ont marqué. Ils y venaient pour se réfugier, se reposer et prendre des bains de mer. Attirés par le climat agréable et par les magnifiques paysages, les Russes y venaient pour écrire des romans, peindre des tableaux, composer de la musique. Ils achetaient des villas, construisaient des églises orthodoxes, investissaient leurs biens. Les Russes ont instauré « la saison des Russes » (en automne), leurs bals et leurs fêtes, ils ont renommé une des rues à Biarritz en « rue des Russes ». Exilés de la révolution bolchevik ils retrouvaient sur la côte basque un soutien généreux et de la solidarité.

Et moi, venue juste pour deux jours dans le Béarn, j'ai pu me convaincre que l'esprit russe y règne partout. A vrai dire ce fut assez inattendu pour moi. Deux événements culturels auxquels j'ai assisté m'avaient offert des rencontres bien marquantes avec mes compatriotes. Ils venaient vers moi pour faire connaissance, échanger d'un mot ou parler russe afin de combler un grand manque de la langue et la culture maternelles.

J'ai rencontré aussi **Michel d'Arcangues** m'ayant parlé en passant « de nombreux Russes qui avaient visité le château d'Arcangues ». Curieuse de toutes les histoires franco-russes, petites ou grandes, j'ai décidé à mon retour, d'entretenir avec Michel pour faire connaître à nos lecteurs un des magnifiques îlots basques qui a accueilli des Russes illustres.



Votre famille est une des plus anciennes et des plus connues dans le pays basque qui y est établie depuis 1150. Pourriez-vous parler un peu de votre famille et de son histoire ?

Ma famille est la plus ancienne dans la partie nord du Pays basque (Ipparalde). Elle est peut-être d'origine gasconne, mais les nombreuses alliances sont bien basques, en témoignent les inscriptions dans la sépulture de la famille dans la chapelle de l'église d'Arcangues.

Mes ancêtres ont exercé des fonctions diverses dans l'administration royale, certains ont eu le titre de bailli (ou sénéchal), représentant de l'autorité royale dans les

territoires exerçant des autorités de justice et de contrôle de l'administration, l'équivalent des préfets de nos jours.

Jusqu'à quelle génération connaissez-vous vos ancêtres ? Possédez-vous des papiers ou des documents qui vous en témoignent ?

Le premier document qui atteste de l'existence de ma famille date de 1150, il est fait mention d'un certain Sancos d'Arcangues cité comme témoin dans un acte de vente d'un terrain.

Vous avez hérité le titre de marquis ?

Le titre de marquis d'Iranda, vicomte d'Azkubea, que je porte aujourd'hui, date du XVIII^{ème} siècle. Il fut accordé en 1769 à Simon de Aragorri (1720-1801), gentilhomme basque ministre des finances du roi Carlos III d'Espagne, pour services rendus.

Simon, de Aragorri n'avait pas d'enfants, sa nièce a épousé un monsieur d'Arcangues, le titre qui en Espagne se transmet aussi par les femmes a été reconnu valide en France par le roi Louis XVI.

Être héritier d'une longue histoire familiale qui fait partie de la grande histoire de France est certainement une grande responsabilité pour vous ?



Être héritier d'une longue tradition ou d'une dynastie est une responsabilité difficile à assumer de nos jours, toujours à la merci des tribulations de l'Histoire et des aléas des politiques fiscales et patrimoniales.

Je me suis efforcé au cours des années précédentes de maintenir le château d'Arcangues en bon état et d'effectuer les travaux nécessaires. Mais les conditions de maintien du patrimoine sont devenues difficiles et beaucoup de châteaux sont à vendre actuellement - environ 1500.

Il est probable que le château trouvera bientôt un nouveau destin dans le respect de son histoire et de sa tradition...

Le château, est-il ouvert au public ?

Le château est ouvert au public deux mois par an d'octobre à décembre. On y organise chaque année des mariages et des cérémonies, ainsi que des dîners et des réceptions, des séminaires, des tournages de films, des concerts.

Vous avez toujours habité ce château ? Qu' était-il pour vous quand vous étiez enfant ?

J'ai habité Paris pendant près de 40 ans et je venais à Arcangues pour les vacances.

La grande maison était l'endroit idéal pour l'enfance, confortable, très vivante, agréable, chaleureuse, toute proche de l'océan et de l'Espagne, mais en pleine campagne dans un cadre enchanteur et bucolique.



Grand hall

Et aujourd'hui, qu'est-ce qu'il est devenu pour vous ?

C'est la maison de ma famille et de mon enfance où je me rendais chaque année pour les vacances de Noël et d'été à l'époque de mon grand-père. Bien entendu je suis très attaché à cette propriété et tous les souvenirs – bons ou mauvais – qui s'y rattachent.

Quel est votre coin préféré dans le château ?

Le Bureau Rouge ou Salon Espagnol où je me réfugie le soir dans la tranquillité et le silence. Cette pièce abrite les souvenirs et autographes du château et une belle tapisserie des Flandres.

Ce château a-t-il accueilli des gens illustres de France ?

Il y avait à l'époque beaucoup de fêtes et de réceptions, et quanti-

té d'hommes et de femmes illustres du monde entier sont passés par le château où y ont séjourné.

Mon grand-père Pierre d'Arcangues (1886-1973) a longtemps dirigé le tourisme à Biarritz, et organisait les plus belles fêtes et bals de la région.

C'est en partie grâce à ses efforts que Biarritz est devenue une station balnéaire réputée et reconnue dans le monde entier, particulièrement entre les deux guerres mondiales.

Mon père Guy d'Acangues (1924-2004) a repris le flambeau dans les années 1970. Tous les deux étaient aussi écrivains de talent.

J'ai entendu dire que dans le château il y avait un lit dans lequel ont dormi et Napoléon, et son grand ennemi le duc Wellington. Est-ce vrai ?



Chambre Empire



Bureau rouge

Le Duc de Wellington a séjourné dans l'ancien château en 1813 pendant la campagne militaire qui l'a opposé aux armées du maréchal Soult. Le Duc avait installé son quartier général au château – position dominante – et les soldats alliés se sont battus contre les soldats français autour du village et du château. Une tombe qui se trouve dans le cimetière du village les a réunies avec une épitaphe gravée dans la pierre. La reine Victoria est venue leur rendre hommage lors de sa visite au pays basque en 1897.

En 1808 Napoléon Ier est passé par Bayonne pour placer son frère Joseph sur le trône d'Espagne. Il était installé au château de Marzacq, inconfortable, sans mobilier. Une estafette est venue jusqu'au château et dans les maisons environnantes pour saisir du mobilier, dont un lit à hauts montants au château dans lequel Napoléon Ier a dormi, et qui fut restitué après son départ. Cinq ans plus tard le Duc de Wellington a dormi dans le même lit...

En 1940 Hitler s'est rendu à Hendaye pour rencontrer le général Franco, lequel est arrivé avec deux heures de retard, ce qui a rendu Hitler furieux. La discussion a tourné court et Hitler est reparti dans son train blindé sans avoir obtenu l'autorisation de faire passer ses troupes par l'Espagne. Le château d'Arcangues avait été réquisitionné

pour l'accueillir dans la chambre de Wellington, dans laquelle il n'a pas pu l'occasion de coucher...

On sait bien que le pays basque a toujours attiré les Russes par sa beauté et son climat doux. Est-ce que le château garde la mémoire des passages des Russes célèbres ?

Les premiers Russes sont venus dans le Pays basque à la fin du XIXème siècle. Il s'agissait surtout d'aristocrates attirés par le climat et la douceur de vivre suivant les traces de Napoléon III et de son épouse Joséphine qui avaient construit leur résidence à Biarritz au milieu du XIXème siècle, devenue aujourd'hui l'Hôtel du Palais.

Une seconde vague Russe est arrivée après la révolution de 1917, des familles s'établissant à Biarritz et dans la région, dont des membres de la famille impériale.

Mon grand-père recevait beaucoup de beau monde au château dès les années 1920 et 1930, et les familles russes en faisaient partie.

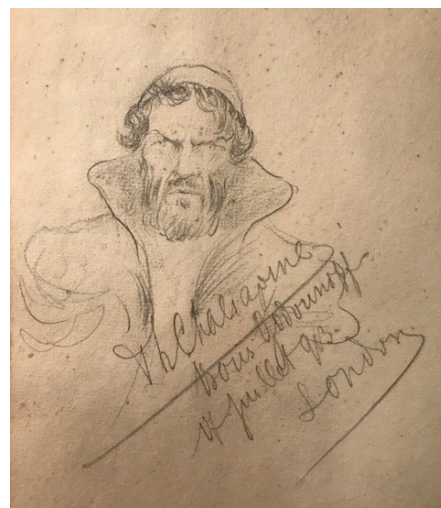
Igor Stravinsky a vécu plus de trois ans au Pays basque, à Biarritz et à Anglet (1921-1924). Il a composé quelques-unes de ses plus fameuses compositions pendant son séjour. Il était ami de mon grand-père et visiteur fréquent du château.

Votre grand-père vous a laissé des souvenirs sur le compositeur et ses séjours au château ?

Stravinsky a laissé plusieurs signatures dans les livres d'or du château et dans le livre de cuisine. Il appréciait la bonne chère et le bon vin et venait souvent dîner dans la grande cuisine en sous-sol. Il existe une photo de lui avec mon grand-père et leurs deux enfants dans le jardin.

Est-ce qu'il y a d'autres traces des Russes dans le château ?

On peut remarquer de nombreuses signatures de visiteurs russes dans les livres d'or de la maison, parmi lesquels George Balanchine, le Grand-Duc Dimitri, le



Autoportrait du chanteur russe Fiodor Chaliapine qui se trouve dans les vitrines d'autographes du château

ténor Fédor Chaliapine, le danseur Serge Lifar, le pianiste Nikita Magaloff, etc...

Auquel des souvenirs russes du château vous tenez le plus et pourquoi ?

La signature de Stravinsky dans le livre de cuisine du château qui témoigne du bon temps et de l'amitié qu'il a connus dans cette maison.

Votre fils étudie la langue russe ?

Mon fils Louis est passionné par la culture et la langue russe.

Il a voyagé plusieurs fois en Russie et souhaite perfectionner son apprentissage de la langue et éventuellement travailler en Russie dans le domaine de la communication ou des affaires diplomatiques.

Qu'en pensez-vous, qu'est-ce qui l'attire dans notre culture ?

Il a appris les rudiments de la langue avec une amie russe avec laquelle il a vécu pendant deux ans. Il aime la franchise et le côté direct des Russes. Il est actuellement à la recherche d'un stage en Russie qui lui permettrait de perfectionner la langue et éventuellement de pouvoir travailler en Russie dans les domaines de la communication (affaires internationales, diplomatie, grandes entreprises, etc...). En plus du français, il parle couramment le basque, l'anglais, l'espagnol et le roumain.

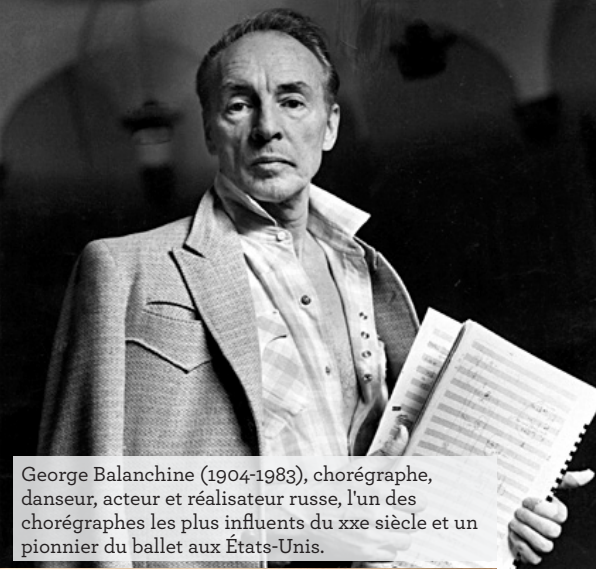
Merci beaucoup ! Et soyez le bienvenu en Russie !

→ olga.kukharenko@gmail.com

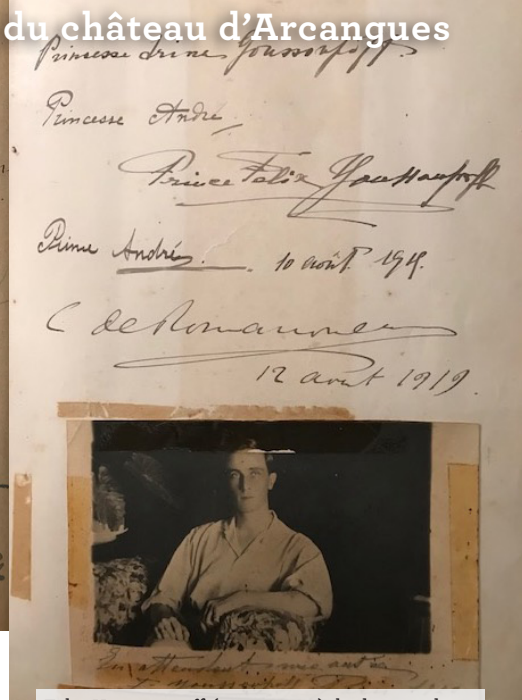
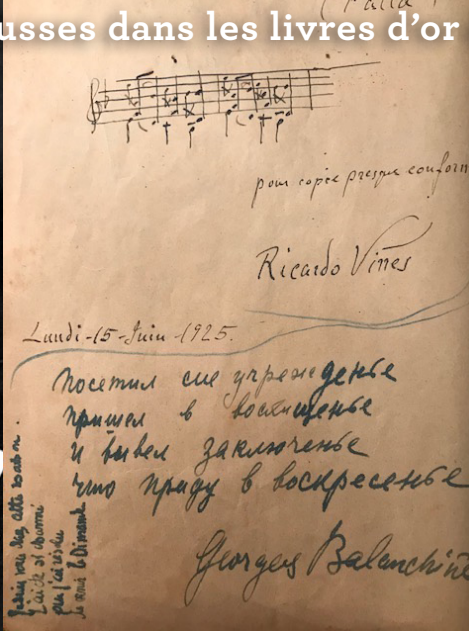


Igor Stravinsky et Pierre d'Arcangues avec leurs enfants

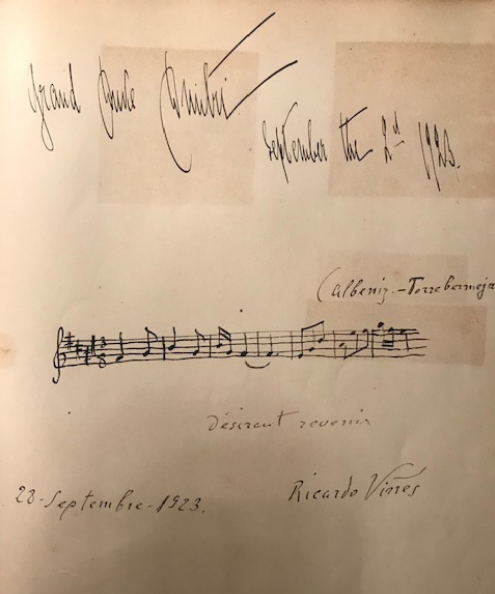
Les signatures des visiteurs russes dans les livres d'or du château d'Arcangues



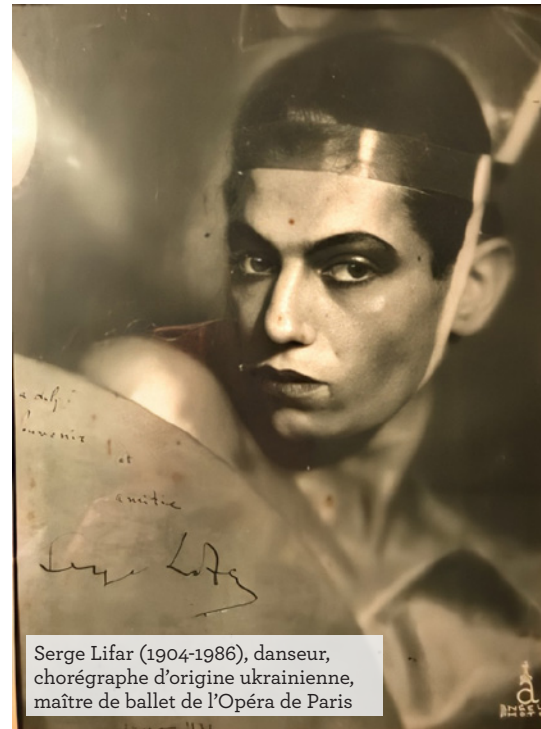
George Balanchine (1904-1983), chorégraphe, danseur, acteur et réalisateur russe, l'un des chorégraphes les plus influents du xx^e siècle et un pionnier du ballet aux États-Unis.



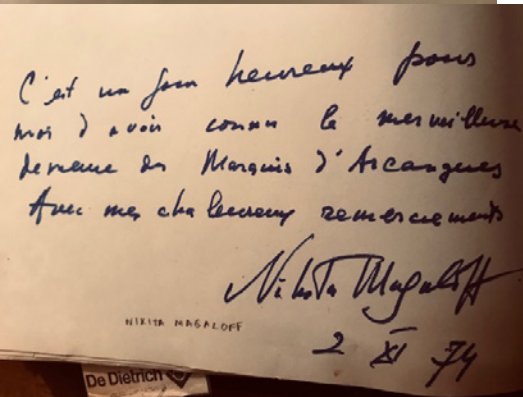
Felix Youssouppoff (1887 – 1967), le dernier des princes de la famille Youssouppoff, la plus riche dans l'Empire russe



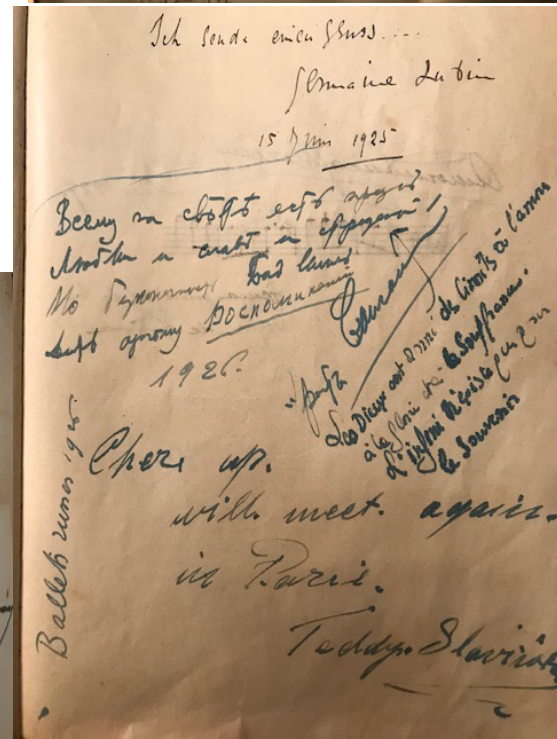
Le Grand-Duc Dimitri Pavlovitch de Russie (Romanov) (1891 – 1942), le plus jeune fils du tsar Alexandre II et de la princesse Maria Alexandrovna.



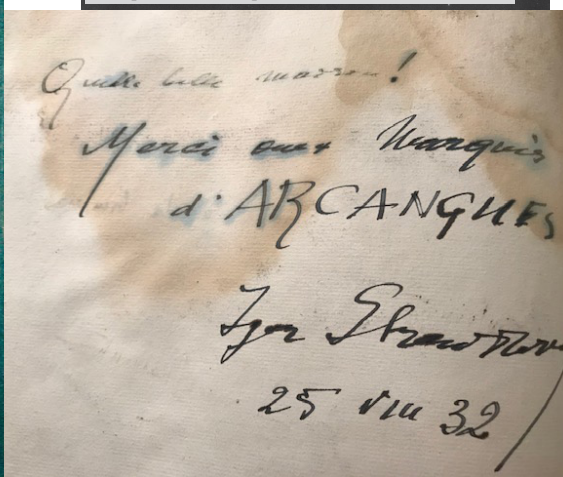
Serge Lifar (1904-1986), danseur, chorégraphe d'origine ukrainienne, maître de ballet de l'Opéra de Paris



Igor Stravinsky (1882 – 1971), compositeur, chef d'orchestre et pianiste russe de musique moderne, considéré comme l'un des compositeurs les plus influents du XX^e siècle



Nikita Magaloff (1912-1992), pianiste russe et suisse, un des musiciens les plus recherchés et les plus appréciés dans les concerts du monde entier



Pourquoi les avocats portent-ils des robes ?

En France, les « gens de Robe », qu'ils soient juges ou avocats auprès de tribunaux sont les seuls civils à devoir porter un costume professionnel pour exercer leur profession, cet habit est une robe chargée de mille ans d'histoire. La robe des avocats est à l'origine des patronymes « Robinet » et « Robin », noms jadis donnés aux avocats.



ANNE-MARIE GUIDO
Nantes, France

L'usage de cette tenue réglementée a pour fonction première de marquer publiquement l'autorité attachée à l'exercice de la justice et d'assurer l'égalité d'apparence des différents membres du Barreau. La robe fait office de « costume », au sens théâtral du terme, et évoque à cet égard le caractère « sacré » dont la justice a besoin pour se détacher des tourments humains des justiciables, elle représente une protection permanente de l'avocat, lui permettant de favoriser une certaine distance avec ses clients et d'acquérir une autorité indispensable vis-à-vis des magistrats lors de la plaidoirie.

LES LOINTAINES ORIGINES DE LA ROBE D'AVOCAT

Au tout début du Moyen-Âge, rendre la justice se limitait à appliquer peu ou prou le droit romain ou le droit coutumier selon les différents peuples de France, un jugement était rendu oralement par le plus puissant maître local et variait le plus souvent selon son bon vouloir ou ses intérêts.

Avec l'acculturation des gens d'église, les clercs et les moines, seuls capables de comprendre le latin, prennent une importance capitale avec leur volonté d'appliquer les Dix Commandements



bibliques dans tout procès. Ce sont les membres du clergé, lettrés et connaisseurs de la loi canonique, ayant l'éloquence et l'habitude de s'exprimer qui défendent les justiciables, naturellement habillés de leur costume religieux.

Jusqu'au XII^e siècle, les seigneurs rendent la justice en personne, puis ils délèguent leur

pouvoir de justice à des clercs, puis à des officiers.

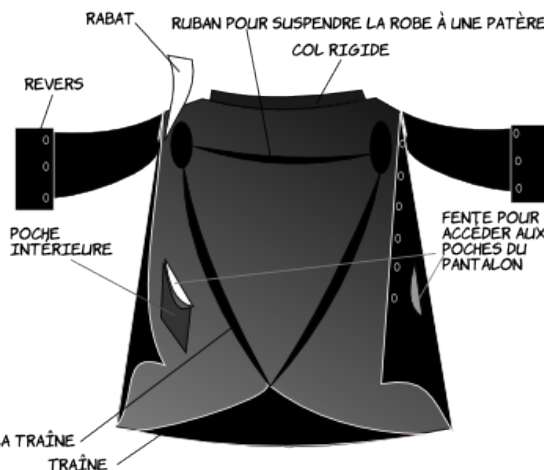
Lorsqu'il rentre de sa première croisade, Saint Louis réforme profondément la justice en promulguant, en 1256, la grande ordonnance « Nul ne sera privé de son droit sans faute reconnue et sans procès ». Le souverain adresse cette ordonnance aux baillis et aux sénéchaux, mais également à leurs subordonnés, les prévôts, les vicomtes, les maires, les sergents et « aux autres », elle s'applique donc à tout le royaume. La justice royale prévaut et impose à la justice de l'Église de se limiter au seul domaine spirituel.

LES AVATARS POLITICO-RELIGIEUX DE LA ROBE D'AVOCAT

Des robes de toutes les époques peuvent être vues au musée du Barreau de Paris (Hôtel de la Porte, 25, rue du Jour).

Les avocats étant fréquemment des religieux avant le XIII^e siècle, la robe résulte en réalité de la transformation de la soutane portée par les clercs, elle était alors comme une sorte de manteau, et était portée par-dessus les habits ordinaires.

Si l'on s'en réfère à cette époque, des « Chevaliers en Loi », résidant en la Chambre des Plaids, devant le Parlement, les avocats faisaient partie d'une catégorie particulière de chevalier : « on les créa Chevalier en Loi pour les assimiler aux Chevaliers d'Armes, à cause du préjugé où l'on était que la justice ne pouvait être rendue que par des chevaliers (...), ils portaient l'habit long comme les chevaliers d'armes, et par-dessus, la Robe, un manteau assez long ». (Boucher d'Argis, 1778). On remarque





« Saint Louis rendant la justice » Miniature extraite de « Vie et miracles de Saint Louis » par Guillaume de Saint-Pathus, vers 1330-1351.



L'Agitateur du Languedoc, par Jean-Paul Laurens (1887)

ici les prémices de la « noblesse de robe » s'ajoutant à « la noblesse d'arme ». La noblesse de robe est formée de personnes qui ont « acheté » leur titre, ainsi un charge ou une terre noble, la noblesse d'arme est formée de guerriers qui se sont illustrés au combat.

Dans le Royaume de France, Philippe de Hardi, fils de Saint-Louis, rédige l'ordonnance du 23 Octobre 1274 afin que « le pouvoir royal vérifie que les villes font bien appliquer la justice » reconnaissant aux avocats membres du Parlement la qualité de Corps Constitué au titre de « Maître » à l'instar des ecclésiastiques qui ont fait des études de théologie ou de droit canon.

C'est donc au XIII^e siècle que naît en France l'actuelle profession d'avocat. Celui-ci, comme le laisse entendre l'étymologie (*vocatus ad* : appelé pour), assiste autrui en justice. D'après les textes réglementant la profession, l'avocat est tenu de prêter un serment professionnel, de défendre une cause juste contre un salaire fixe, de porter un habit distinctif et d'être inscrit sur une liste officielle (la première liste conservée pour Paris, qui date de 1340, comporte 51 noms ; en 2017, le barreau de Paris compte 27 461 avocats).

La robe des avocats hérite du passé, elle est confectionnée réellement semblable à une tenue ecclésiastique simple : une soutane noire appelée robe, fermée par 33 boutons noirs en souvenir des 33 ans passés sur terre

du Christ. Selon que l'avocat est un homme ou une femme, seul change le sens du boutonage. Le jabot blanc est apparu tardivement au XVII^e siècle.

La robe comportait à l'époque une traîne, relativement longue.

Selon André DAMIEN, qui a consacré un livre aux origines de la robe d'avocat, la longue traîne était un signe de puissance devant la population, mais aussi devant les autres puissants de l'époque.



La traîne s'avère notifier un signe d'indépendance, ce qui permettait, lors des cérémonies ou des processions, de conserver une distance suffisante entre l'avocat et celui qui le suit, et du fait de la traîne, on ne peut pas murmurer à l'oreille de l'avocat pour l'influencer (sauf à risquer

de marcher sur sa traîne et à trébucher).

Cette traîne signe de respect et de dévouement à la justice existe toujours dans les robes d'avocats actuelles, elle est rentrée à l'intérieur, et retenue par deux suspentes, sorte de fil, qui rabattent la traîne à l'intérieur.

La robe était à l'origine agrémentée d'un capuchon noir, appelé chaperon, dont les avocats se couvraient la tête. Ce chaperon a ensuite été remplacé par un bonnet carré (comparable à celui des prêtres de l'ancien temps), qui ne fut plus porté que pendant, sur le dos.

L'usage se transforme ensuite pour l'attacher sur l'épaule gauche et se transformer ainsi en épitoge. Dès l'origine, ce chaperon était terminé par une hermine blanche et c'est ainsi que l'épitoge à fourrure est restée, cet accessoire est toujours porté de manière habituelle.

Les avocats du Barreau de Paris ne portent pas d'hermine sur leur épitoge.

Sur l'origine de cette particularité également, deux explications s'opposent. La première est celle qu'il s'agirait en quelque sorte de commémorer le deuil de Maître de Malesherbes, Avocat exécuté pour avoir défendu un de ses clients, le Roi Louis XVI, dans un procès célèbre durant la période révolutionnaire. La Révolution atteint la profession d'avocat. Au début, la torture est supprimée et les avocats peuvent assister à l'instruction d'une affaire et à la plaidoi-

rie mais ils doivent garder le silence. Puis, la suppression des associations entraîne l'interdiction des Ordres d'avocats. Chacun peut plaider sa propre cause.

La seconde est un mouvement d'indépendance vis-à-vis de Napoléon Premier car vertu des lois des 16 août et 2 septembre 1790, toujours à l'époque de la Révolution Française, les avocats n'avaient plus autorisation de porter leurs robes. C'est Napoléon Premier qui codifie les lois dans le « Code Civil » (ou encore « Code Napoléon », code juridique regroupant les lois relatives au droit civil, c'est-à-dire l'ensemble des règles qui déterminent le statut des personnes, celui des biens et celui des relations entre les personnes privées) et qui restitue aux avocats leurs costumes à l'occasion du rétablissement de la profession d'avocat et du Barreau.

C'est ainsi que l'article 6 du décret du 2 nivôse en XI, dispose : « les gens de loi et les avoués porteront la toge de laine, fermée par le-devant, à manche longue, toque noire, cravate pareille à celle des juges, cheveux longs ou ronds », soit la robe actuelle, sans l'épitoge

Or, le port de l'épitoge fut rétabli en 1810, soit 8 ans après. Les avocats reconquirent leur indépendance : la profession est rétablie ainsi que les Ordres. Une immunité est accordée à l'avocat plaidant et il acquiert le statut de profession libérale.

Pour appartenir à l'Ordre des Avocats, l'impétrant est tenu de prêter serment, il devient ainsi un officier assermenté et tenu au secret professionnel « Je jure comme Avocat d'exercer mes fonctions avec dignité, conscience, indépendance, pro-

bité et humanité ».

Les avocats au Barreau de Paris, pour montrer leur deuil de la royauté, l'hermine étant un des symboles royaux, ainsi que leur désobéissance vis-à-vis de l'empereur refusèrent de porter l'épitoge. Finalement, en 1841, ils reprirent le port de l'épitoge, semble-t-il pour une raison purement pratique, car ils étaient, au Palais de Justice, sans cesse confondus avec les avoués.

LA ROBE D'AVOCAT INCHANGÉE DEPUIS 1810

Les avocats contemporains héritent d'un lourd passé lorsqu'ils revêtent leur robe (qu'ils ne sont plus autorisés à porter en ville ni lorsqu'ils reçoivent leurs clients dans au cabinet) raccourcie au mollet mais toujours avec la traîne rentrée à l'intérieur.

Les avocats parisiens portent sur leur robe une épitoge simple, on dit de l'épitoge des avocats parisiens qu'elle est « veuve », les avocats de province portant une épitoge herminée (de nos jours, le lapin a remplacé la fourrure d'hermine).

Certains avocats portent également, sur leur robe, des décorations (Légion d'Honneur, Ordre National du Mérite etc.). Les premiers avocats à avoir porté une décoration sur leur robe étaient des vétérans de la guerre de 1914, décorés à titre militaire. Aujourd'hui, le port de décoration dans les prétoires fait débat, tant pour les avocats que pour les magistrats. La première

femme ayant le droit de porter la robe avec accès à la plaidoirie est autorisée par le Journal officiel de la République française le 1er décembre 1900, il s'agit de Jeanne Chauvin la première avocate de France à plaider en 1901.

Chaque avocat a le droit d'acheter trois robes qu'il portera obligatoirement pour plaider, la troisième doit être destinée à accompagner sa dépouille mortuaire dans le cercueil. Certains superstitieux font faire cette troisième robe en papier afin qu'elle ne leur porte pas malheur... Lors de son enterrement, les confrères devront revêtir leur robe pour les cérémonies religieuses et/ou d'inhumation.

Ces robes, autrefois en laine ou coton, sont maintenant le plus souvent confectionnées en tissus infroissable et léger, ce qui est plus commode pour les transporter dans un sac d'un tribunal à l'autre.

L'avocat cumule les activités juridique et judiciaire, conseille et défend le particulier comme l'entreprise. Sans oublier bien des permanences comme le serment (et la déontologie qu'il implique), la robe, l'administration du Barreau par des représentants élus en son sein.

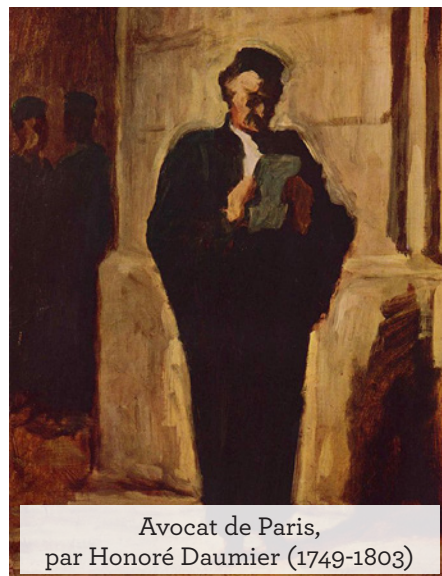
Lorsqu'il plaide, ils se tient derrière une barre, ou « barreau », d'où le nom de leur ordre qui est un organisme professionnel, administratif et juridictionnel de défense et de régulation de la profession des avocats. Chaque avocat, pour exercer sa profession, doit appartenir à un Barreau.



Procès de Louis XVI, par Reinier Vinkeles (1741-1816)



Maximilien Robespierre, avocat, d'après Adélaïde LABILLE-GUIARD (1749-1803)



Avocat de Paris, par Honoré Daumier (1749-1803)



Les avocats qui ont prêté serment en présence des chefs de cour et des bâtonniers



Maître Dati prètant serment à l'Ordre



Des avocats jettent leurs robes par terre en protestation face à la réforme des retraites (janvier 2020)

Autant d'illustrations de la spécificité d'une profession qui répond, aujourd'hui comme hier, à un défi permanent : s'adapter à la société de son temps sans renoncer à son indépendance et à sa liberté qui sont ses raisons d'être.

De leur passé tumultueux les avocats héritent également le sens de la contestation, la dernière est tout à fait actuelle et pas encore résolue : pour s'indigner contre une réforme prévue des retraites, réforme qui anéantirait leur indépendance financière de solidarité entre collègues, ils ont choisi de jeter leur robe par terre, un geste très significatif lorsqu'on sait tout ce que cette robe représente d'histoire de l'engagement pour la défense de l'humain.

Sources utilisées:

- Histoire de la justice en France - Jean-Pierre Royer, Nicolas Derasse - PUF - Paris 2016
- Une histoire des Avocats en France - Bernatd Sur-Daloz- Paris 2013
- Blog de Maître eolas - <https://www.maitre-eolas.fr/>
- Atelier Ponsard et Dumas, 117, avenue du Maréchal de saxe 69003 LYON
- SCHEMA P. 11: Blog de Maître eolas - <https://www.maitre-eolas.fr/>

Mots-clés : France, avocat, robe d'avocat, histoire

→ Annma@live.fr

Uniforme scolaire en Haïti : un vrai défilé de mode



MANICK MAITRE
Étudiante
Centre Éducation
pour Tous (CET)
Port-au-Prince
(Haïti)

En Haïti, les écoles où les élèves ne portent pas d'uniformes sont extrêmement rares. Il y a des centaines d'écoles et des centaines d'uniformes différents. À les voir dans les rues, on croirait assister à un défilé. Il y en a de tous les modèles, de toutes les couleurs. On voit les élèves déambuler dans les rues fières de leurs uniformes, fiers de leurs écoles. Cheveux attachés, rubans, chaussettes, chaussures noires fermées.

La plupart des écoles ont gardé le modèle traditionnel d'autrefois ; c'est-à-dire la robe, la jupe pour les filles et les pantalons larges pour les garçons. Il y en a 3 catégories : les lycées qui sont pour d'autres pays les écoles publiques, les collèges (écoles privées) et les écoles congréganistes.

Suite à des affrontements entre les élèves de différents lycées, le 18 mars 2015, le Ministère de l'Éducation Nationale et de la Formation Professionnelle a décidé d'un commun accord avec les directeurs d'écoles, que les élèves des écoles publics auraient la même tenue.



En effet, se trouvant meilleurs les uns que les autres ils s'étaient lancés dans des conflits opposant tel ou tel lycée. L'uniforme pour eux était devenu un moyen d'identifier « l'adversaire ». La différence de la tenue vestimentaire favorisait donc les conflits. Ils ont à présent le sentiment d'appartenir au même système, qu'ils sont les mêmes. Plus de discrimination, plus de stigmatisation entre ces élèves-là.

Les établissements privés sont moins exigeants, certains ont le maillot de l'école et un

jeans. D'autres ont des uniformes, ils en ont une grande variété. Certains élèves ont parfois même le droit d'avoir des rajouts. Quelques rare arrivent à se maquiller et à porter des bijoux.

Les plus amusantes sont les écoles congréganistes. On se croirait au couvent. Jupe au-dessous des genoux, peu de barrettes, ruban obligatoire, chaussette au-dessus de la cheville, et maquillage, rajouts, bracelets formellement





interdits. L'uniforme comprend même le port d'un jupon qu'on prend le soin de vérifier. Elles ont une tenue spéciale pour la messe corsage à manches longues dans un pays où il fait habituellement entre 23 à 25 °C.

Il faut dire qu'en Haïti, les élèves sont respectés et protégés. On les regarde avec admiration sûrement parce que beaucoup ne peuvent malheureusement pas être scolarisés. L'uniforme pour plusieurs est une bonne couverture il cache l'inégalité sociale existant entre des élèves d'une même institution et un sauveur pour des parents qui n'auraient pas les moyens de vêtir leurs enfants tous les jours avec une tenue différente.

Mais l'uniforme représente aussi une appartenance à un certain milieu social parce qu'en Haïti les écoles sont caractérisées par un certain niveau social. L'instruction n'est malheureusement la même dans tous les établissements. La meilleure formation au plus offrant. Et on reconnaît ces élèves-là par leur uniforme. L'inégalité est criante. Quand on regarde l'écart qui a entre un élève d'une école privée ou congréganiste qui a des activités parascolaires, un psychologue à disposition, la possibilité pour certains de faire un bac étranger et une autre des écoles publiques qui n'a même pas de pupitre, ou les professeurs sous-payés ne viennent pas toujours, et où le programme du ministère aussi limité qu'il soit n'arrive pas à être bouclé.

→ maitremanick7898@gmail.com



L'Uniforme scolaire chinois : une miniature historique de la civilisation orientale



LIANG JIE
Docteurante de
l'Université
de Nanjing et
professeur de
français de l'
Université de la
Communication de
Nanjing (Chine)

En avril 2015, l'uniforme scolaire chinois, le vêtement normalisé pour les élèves du secondaire à Shenzhen, a été exposé dans un musée britannique. Mais pourquoi les uniformes scolaires sont-ils entrés dans le musée ? Ce qui peut être expliqué par le fait qu'ils ne sont pas seulement devenus une partie de la culture populaire chinoise, d'une part, et qu'ils sont également la mémoire commune et le témoignage historique d'une génération, d'autre part.

MÉMOIRE HISTORIQUE AUX UNIFORMES SCOLAIRES

Quand on parle de l'uniforme scolaire chinois, cela peut remonter à la période des « Robes Bleues », où il est devenu le vêtement standard pour les jeunes intellectuels.

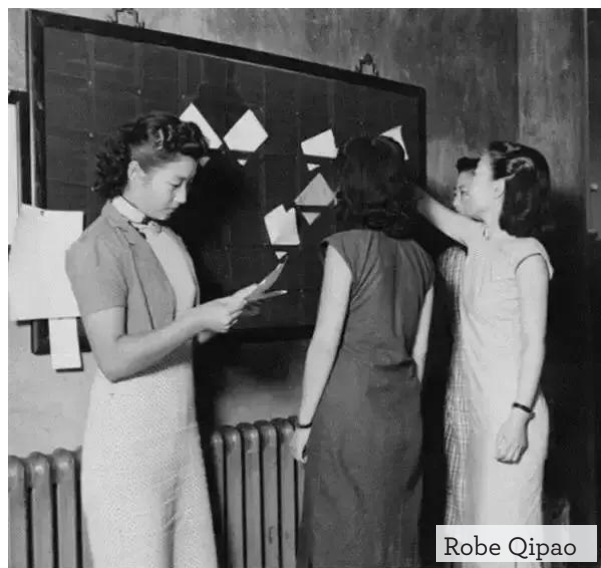


Chemisiers traditionnels et jupes pliées

Dans les années 1930, l'introduction de la pensée moderne occidentale a déclenché la poursuite de la jeunesse chinoise pour la beauté et la liberté. Pour les filles, ce sont des chemisiers traditionnels jusqu'à la taille à col droit et des jupes pliées de style occidental, et pour les garçons, la robe en toile avec le pantalon à l'euro-péenne. Avec la nouvelle version améliorée, le costume à la Sun Yat-sen et la robe Qipao ont marqué l'entrée dans la période de l'« Uniforme ».

Au début de la fondation de la République populaire de Chine, à l'époque où l'imagination et les quintessences de mode étaient absentes, il n'avait que deux styles : « Costume bleu et noir » ou « costume à la Lénine » et « Blazy (en russe : платье) ».

Après la réforme et l'ouverture, dans les années 1980, la période d'« Or » pour l'uniforme scolaire chinois a été marqué par la tenue de sport « rouge, blanc et bleu ». Le costume marin avec le foulard rouge d'un jeune pionnier, ou un chemisier blanc avec la robe à bretelles dentellières azures pour les filles, ou plusieurs types de te-



Robe Qipao

nues de sport. « Simple » et « Pureté », les années 80 étaient un rêve blanc.

A partir du XXIe, l'accent a été mis sur la fonctionnalité des uniformes scolaires, également sur le fusionnement des éléments culturels chinois, pour que l'uniforme scolaire soit non seulement beau et confortable, mais aussi pour que s'impose la confiance culturelle chinoise.

Le fait méritant d'être signalé est celui qui s'intitule le foulard rouge. Les jeunes pionniers chinois ont été formés après la fondation de la République populaire de Chine, et les foulards rouges portés par les jeunes pionniers sont devenus un paysage unique dans l'histoire des uniformes scolaires chinois.



Uniforme scolaire dans les années 80

HÉRITAGE CULTUREL DES UNIFORMES SCOLAIRES NATIONAUX

La Chine est un pays multinational dont la culture nationale unique est plus précieuse.

Le « Hanfu », l'uniforme le plus ancien et le plus répandu dans la Chine ancienne. Il est basé sur les costumes traditionnels de l'ethnie Han, après la modification, le « Hanfu » est devenu l'uniforme standard pour les fonctionnaires et les lettrés. A cette époque, avec le développement de la culture de l'« académie privée », le « Hanfu » a été généralisé, aussi au Japon et en Corée du sud.

Les costumes nationaux chinois sont riches en connotations culturelles, y compris les matières premières pour la fabrication, la technique textile, la technique de teinture, les objets décoratifs, la valeur culturelle, etc. Ils mettent en évidence les différences culturelles de chaque ethnie. Les Yi, mettent les quintessences culturelles telles que le Soleil, le feu, les cornes de bélier dans les uniformes scolaires, pour que les élèves soient en bonne santé. Les Yao, mettent du « nuage à quatre coins » et du dessin « Yaowangyin » à l'uniforme scolaire, pour avoir une bonne signification. Le « Noir » pour les Zhuang, qui signifie les efforts et la beauté.

DÉVELOPPEMENT MULTICULTUREL DES UNIFORMES SCOLAIRES MODERNES

La culture de l'uniforme scolaire est un microcosme de la politique nationale et de la société économique. Avec la réforme et l'ouverture, de plus en plus de capitaux étrangers et de cultures étrangères ont pénétré dans la vision des Chinois, ce qui a permis



Uniforme scolaire pour les écoles publiques

La culture de l'uniforme scolaire est un microcosme de la politique nationale et de la société économique.

un développement plus diversifié au niveau de la culture chinoise.

Au cours de cette période, différents types des écoles internationales sont apparus rapidement en Chine. Faisant écho à la « multiculture », la « confiance culturelle » a été reflétée dans les uniformes scolaires chinois. Ainsi, les uniformes scolaires chinois ont été progressivement divisés en deux styles différents : les uniformes scolaires pour les écoles publiques ont été représentés par les te-

nues de sport, la fonctionnalité et le confort sont des considérations primordiales. Les uniformes scolaires pour les écoles internationales ont été représentés par les tenues de cérémonie, le style et le matériau sont plus esthétiques et plus raffinés, bien sûr les dépenses sont plus élevées.

Il s'ensuit que l'uniforme scolaire est un signe pour les élèves, une règle vivante pour l'école, un symbole pour l'époque, également un reflet culturel pour l'Etat. Les uniformes scolaires ont témoigné de l'histoire de la société chinoise, expriment l'intégration de la civilisation chinoise et de la culture mondiale, ainsi qu'ils se consacrent à un grand rêve et à la mission d'une « communauté de destin pour l'humanité ».

→ 258929068@qq.com



Uniforme scolaire des Yao



Uniforme scolaire pour les écoles internationales

Les vêtements nationaux des Kazakhs



SHALTENOVA SHYNAR,
IRKEBAYEVA AIDA,
KANAT TANSOLPAN,
SHUGUBAYEVA AYSLU,
AYSINA DIANA,
OMAR TALSHYN,
BAYBULATOVA LAURA
Étudiantes de la troisième
année Université Nationale
de la ville de Kostanay
(Kazakhstan)

Les vêtements nationaux des Kazakhs sont variés et originaux. Depuis les temps anciens, les Kazakhs ont créé des vêtements particuliers et très confortables. Les vêtements ont été cousus pour les quatre saisons et pour toutes les occasions. Les vêtements nationaux du peuple kazakh occupent une place digne dans les musées ethnographiques du monde et dans les expositions mondiales. Des vêtements nationaux coûteux sont présentés en reconnaissance des personnes respectées, ainsi que des invités étrangers. Donner une robe brodée chère (shapan) signifiait rendre un hommage spécial à une personne.

La culture kazakhe est bien révélée dans les vêtements nationaux. Le mode de vie nomade, le climat des steppes et les opinions religieuses ont influencé le développement des traditions du costume kazakh – c'était un vêtement pratique qui protégeait du froid et des vents, confortable pour monter à cheval, fabriqué à partir de matériaux naturels. En outre, la qualité des vêtements et ses éléments individuels ont permis de connaître le statut social du kazakh et son appartenance à un certain genre ou clan.

Le cuir, la fourrure et les poils d'animaux ont été utilisés pour fabriquer des vêtements.

« Chapan » (une variante du caftan) est un caftan que les hommes et les femmes portent sur leurs vêtements, généralement pendant les mois froids

d'hiver. Il est populaire en Asie centrale, notamment en Ouzbékistan, en Afghanistan, au Tadjikistan, au Kazakhstan, au Kirghizistan et dans d'autres pays voisins. Ils cousent un chapan sur du coton ou des poils de chameau avec une doublure en chintz. Par tradition, il est présenté à des personnes respectées (principalement des grands-pères).

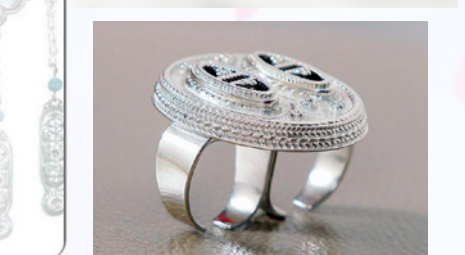
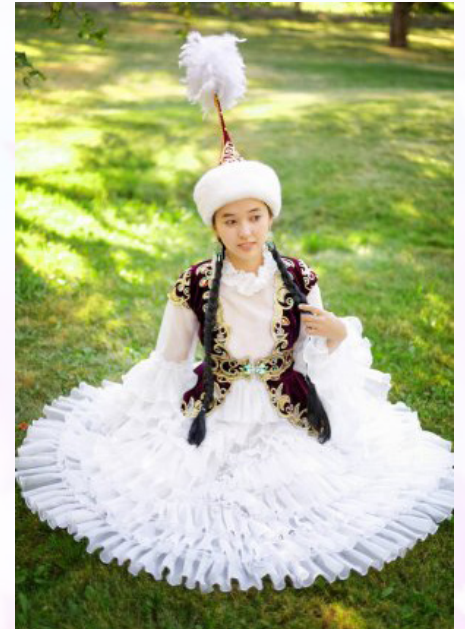
« Borik » ou « Boryk » - une coiffe traditionnelle kazakhe; homme et femme ; l'hiver et l'été. Il a généralement du tulle doux isolé avec une bande de fourrure.

Borik est la « plus ancienne coiffe turque ». À l'origine, c'était une peau d'animal enroulée autour de la tête, en particulier de loup. La peau du loup était sacrée pour les Huns qui considéraient le loup, comme de nombreuses tribus nomades plus tard, comme son ancêtre. La coiffe de conquérants redou-

tables était non seulement une mascotte fiable, mais aussi un réchauffement de la tête assez confortable dans les conditions des hivers rigoureux des steppes et de la saison morte fraîche, et s'est depuis propagée parmi la plupart des peuples turcs. Plus tard, la tulle a été faite non pas de peaux, mais de tissus denses - velours, peluche, satin, tissu - sur une doublure en laine. Les chers exemplaires ont été décorés de broderies. Le bord obligatoire était en fourrure - vison, loutre, martre, renard, loup, sable, merlushka.

« Saukelé » est une coiffe de mariée traditionnelle des femmes. Le cadre en forme de cône de saukelé est fait en feutre, recouvert de velours, de soie, de satin. Le sommet de saukelé est invariablement couronné d'ucky-un bouquet moelleux de plumes de hibou, les bords sont décorés de fourrure de vison ou de renard. Cette coiffe symbolisait le bien-être de la belle-fille dans la nouvelle famille et, par conséquent, laisser tomber saukelé ou le mettre sur le côté était considéré comme un mauvais signe. Aujourd'hui les femmes portent rarement le saukelé dans la vie ordinaire, mais cette coiffe est toujours populaire dans le cadre de la tenue de mariage.





On sait que les Kazakhs ont tradition de porter des bijoux dans la vie quotidienne et lors des festivités. Ils sont portés par les femmes, les hommes et les enfants. Auparavant, les bijoux avaient une signification socio-culturelle et religieuse importante. Selon les bijoux, on apprenait si une femme était mariée, de quel territoire, quelle place occupe un homme portant tel ou tel objet précieux dans la société. « Sholpy » - un ornement qui a été porté à une jeune fille. Elle pouvait le porter jusqu'à l'âge adulte. Il s'agit d'un pendentif composé de petites pièces de monnaie ou de plaques métalliques enfilées les unes sur les autres. En marchant, «sholpy» produisait un beau son mélodique qui accompagnait chaque pas de la fille et chassait simultanément les mauvais esprits. « Zhuzik » - une bague pour femme qui mettait l'accent sur la grâce des mains d'une femme et possédait des propriétés magiques. Pour les femmes kazakhes, les bagues étaient des accessoires indispensables. Il était considéré comme indécent si une femme quittait la maison sans 3 ou 4 anneaux.

« Camisole » est le vêtement pour les femmes en tis-

su coûteux avec col, manches et sans eux, ornés de motifs nationaux et d'ornements de fils d'or et d'argent. Les bijoux pour femmes sont des colliers, des bavoires et autres bijoux donnaient à la camisole une saveur nationale. La camisole est un vêtement d'extérieur, cousus principalement de velours de couleur vive. Sa longueur était inférieure aux hanches, la silhouette ajustée, généralement doublée. L'encolure, les planchers et le bas de la camisole étaient décorés.

→ m.trichik@mail.ru



Les traditions vestimentaires séculaires des Chinois



ANGELINA ZUZKO
Élève du lycée BGPU
Blagovestchensk
(Russie)

Une partie importante de la culture et de l'histoire de chaque nation est son vêtement traditionnel. Le costume national chinois est très particulier. Aujourd'hui les Chinois ne portent plus de costumes traditionnels mais de nombreux designers utilisent toujours des éléments historiques dans les vêtements modernes et apportent ainsi des nuances magiques dans la vie actuelle.

Moi, j'apprends la langue chinoise et je m'intéresse beaucoup à la culture de Chine.

L'HISTOIRE DU COSTUME CHINOIS

L'histoire de la création du costume traditionnel de la Chine remonte aux XVII-XVIII siècles. Avant cette période, il n'y avait pas de style uniforme dans les vêtements des chinois, il y avait seulement des habillements bien divers et variés.



L'aspect des Chinois dépendait principalement de la dynastie qui dirigeait le pays. Chaque famille dirigeante apportait ses propres ajustements au style. En général, les vêtements étaient toujours colorés et attrayants.

Les robes de la dynastie Qin et Han se caractérisaient le conservatisme. Pendant la période de la dynastie Han, le costume « Hanfu » est créé comme un symbole des vêtements de l'aristocratie. La dynastie Tang, au contraire, se caractérise par un luxe excessif. Le costume de la dynastie Ming et Snow se distingue par sa sophistication et son élégance. Sous l'ère Qin, les vêtements étaient complexes et fabuleux. Pendant la dynastie Zhou, il y avait un ordre hiérarchique strict et les vêtements dénotaient l'appartenance d'une personne à un état particulier. Les couleurs ont également servi de marques: la famille impériale - jaune, les guerriers - blanc et rouge, les employés - marron.

Le début du XXe siècle c'est la fin des dynasties. Après la révolution de Xinhai, la population chinoise préfère le style européen au lieu des vêtements traditionnels.

VÊTEMENTS TRADITIONNELS DE CHINE

Historiquement, le costume traditionnel se composait d'une robe longue ou une chemise aux manches droites et larges sous lesquelles on mettait un pantalon large ou une jupe. Les riches portaient des vêtements faits de matériaux coûteux et de haute qualité, tandis que la population pauvre portait des costumes simples.

La tenue nationale des femmes est appelée « qipao » d'après le nom de la province en Manchourie où elle a été créée. Elle est moulante avec des fentes profondes sur les côtés et un col montant. Le plus souvent, le qipao est faite avec de la soie naturelle, de sorte que les robes ne perdent pas leur forme et ne s'étirent pas.



Une autre robe traditionnelle « chensam » est au contraire large et cache la silhouette de la fille. Les mains, la tête et les pieds restent en vue.

Un autre élément traditionnel est une jupe droite avec une ceinture, le plus souvent rouge ou jaune. Les vestes pour femmes étaient aussi simples aux manches droites, au col montant.

Le costume traditionnel pour les hommes se composait d'une chemise longue et un pantalon «ku». Ces pantalons servaient de sous-vêtements et étaient larges et faits des matériaux simples. Par-dessus de «ku» on mettait un autre pantalon à la ceinture - «taoku». La longueur des pantalons des hommes pauvres pouvait à peine atteindre les genoux.



« Tanzhuang » est le nom d'une chemise traditionnelle pour homme : un col montant, de couleur unique ou colorée, des attaches. Les tons rouges dominaient souvent comme symbole de courage et de masculinité. Pardessus de cette chemise les hommes mettaient une robe aux manches longues et larges avec des fentes profondes au niveau des genoux. Une veste sans manches s'ajoutait au costume demi-saison. La veste d'hiver était rembourrée de coton.

Une veste courte pour les fêtes avait une longue coupe droite sur le devant et de courtes coupes sur les côtés, elle était décorée de boutons.

CHAPEAUX TRADITIONNELS

L'homme devait porter un chapeau tout le temps. Jusqu'à l'âge de 20 ans, le jeune homme portait un bonnet, plus tard des chapeaux « adultes » - « guanli ». Des nobles décoraient leurs couvre-chefs de pierres précieuses.

La population modeste portait des chapeaux en forme conique faits de roseau ou de paille de riz. En hiver, ils mettaient des bonnets en feutre.

La coiffure de l'empereur était une structure complexe à plusieurs niveaux appelée « mian » dont

chaque détail représentait un symbole particulier.

NEUD D'ATTACHE ET NEUD CHINOIS

Le nœud Chinois est un nœud porte-bonheur traditionnel, œuvre d'art fabriquée en tressant une ficelle en forme de nœuds de différentes formes.

Comme une boucle faite en tressant des bandes de tissu, le nœud d'attache est utilisé dans les vêtements traditionnels tels que les costumes des dynasties Tang et Song et les qipao. Les boutons chinois et les boutons d'attache sont donc à la fois artistiques et utiles.



Le nœud chinois et le nœud d'attache sont devenus un symbole de la Chine avec leurs connotations culturelles uniques et profondes. Il était largement appliqué pour fermer un vêtement, fixer des ornements et des sceaux sous les dynasties Tang et Song.

L'art du nœud Chinois des temps modernes est toujours doté d'un enchantement particulier. Les nœuds Chinois et les nœuds d'attache sont utilisés comme ornements pour les maisons et les qipao et servent comme un symbole de beauté et de bénédiction.

LE COL MAO

Le col Mao est un petit col droit avec un bouton sur le devant au milieu qui monte sur le cou. Il n'a pas de rabat et se porte le plus souvent fermé.

Mao Zedong affectionnait ce col car il est montant, droit et court. Ce type de col se retrouve également sur les qipao.

La veste Mao, celle adorée du Grand Timonier, possède trois boutons sur chaque manche qui représentent le socialisme, le nationalisme et la démocratie. Mais aussi quatre poches symbolisant la fidélité, l'honnêteté, la politesse et la pudeur.

→ zyuzko.lina@bk.ru

Le Bunad norvégien



CLASSE DE FRANÇAIS
la première année de
français au Lycée Sande
la ville de Sande, région
Vestfold
(Norvège)

Le bunad est le nom du costume national norvégien. Il existe de nombreux costumes différents. Le costume symbolise l'identité nationale et culturelle du pays. Les costumes les plus courants utilisés sont des costumes de la région de Vestfold, de Trøndelag, de la région d'Hardanger, Gudbrandsdalen et la région de Nordland. Tous ces costumes ont des modèles différents et cela définit d'où ils viennent. Les premiers costumes ont leurs origines de la période nordique, inspirés des vêtements paysans des années 1700-1800. La fête nationale de Norvège c'est le 17 mai, c'est surtout le jour où on se pare avec ce costume bunad.



LE COSTUME TRADITIONNEL DE LA NORVÈGE DANS LA RÉGION BUSKERUD

Dans la photo on peut voir Eline avec son costume traditionnel de la région Buskerud (c'est la région attenante de la région de Vestfold). Elle a hérité du tailleur de sa grand-mère. C'est très fréquent que les costumes nationaux proviennent d'héritages familiaux.

Le costume a été élaboré en 1939. La broderie a été inspirée par les dessins sur les meubles de la région.

Le costume traditionnel de la
Norvège dans la région Buskerud

BROCHE EN ARGENT

Les bijoux sont toujours portés comme décoration sur le costume. Les bijoux sont en or, en argent ou en pierres précieuses. Ils ont une forte signification symbolique. L'argent protège contre la puissance du mal, surtout les enfants. Les bijoux ont pour origine celle du travail en filigrane chinois.



LE BUNAD DE VESTFOLD POUR HOMME

Le costume traditionnel de la région Vestfold en Norvège pour les hommes est le Bunad de Vestfold. Il consiste en un veston rouge, un gilet jaune, une chemise en lin blanche et une culotte blanche ou noir. La culotte est en cuir d'élan ou du coton. Les chaussettes de bunad sont hautes jusqu'aux genoux. Beaucoup d'hommes choisissent de porter un chapeau noir et une écharpe en soie. Tous les costumes traditionnels sont décorés de l'argent de bunad. L'argent de bunad sont des boutons sur le veston et les boutons de manchette.



LE COSTUME SAGA

Le design et les broderies du costume Saga puisent leurs origines dans les faits historiques. Le costume est utilisé dans toute la Norvège, mais le costume est aussi utilisé dans les fêtes de moyen âge ou comme costume de l'époque viking, surtout dans la région Vestfold (Notre lycée est situé en Vestfold). En Norvège, il y a des costumes pour les hommes et les femmes. Les broderies sur le costume trouvent leur origine dans la broderie la plus vieille du monde, la tapisserie de Bayeux, c'est très connu. La tapisserie a été brodée en 1066, et aujourd'hui, elle est suspendue dans un musée de la ville de Bayeux, en Normandie, France



Les feuilles qui bougent



GETMANEE HEMTANON et PIYATIDA KLANKAEW, étudiantes
BRUNO MARCHAL, enseignant-chercheur à l'Université Thammasat, Bangkok (Thaïlande)

Avec l'arrivée des Occidentaux en Asie du Sud-Est, la pruderie religieuse a fortement influencé le mode de vie du pays et le style vestimentaire.

La richesse culturelle d'un peuple ou d'une Nation se situe dans les arts majeurs comme dans des arts considérés mineurs tels que ceux du costume et des accessoires, ancrés dans des traditions liées à l'histoire. Ainsi le vêtement suit cette

évolution, du Siam à la Thaïlande, que l'on divise en quatre périodes marquées : l'époque Sukhothai de 1249 à 1438, Ayutthaya (1350-1767), Thonburi (1767-1782) et Rattanakosin de 1782 à nos jours. Au début, les hommes comme les femmes ne portaient qu'un vêtement du bas,

pagne ou culotte longue. Avec l'arrivée des Occidentaux en Asie du Sud-Est, la pruderie religieuse a fortement influencé le mode de vie du pays et le style vestimentaire. Aujourd'hui, l'on ne porte des costumes traditionnels que lors des fêtes et occa-



Modèle : Sasita SUDJARIT ; Photographie : Pattarapond RUANGRIT

... Les détails y revêtent une grande importance, parfois comme ici les fleurs de coing de Chine ou d'hortensia Millingtonia surmontées de fines feuilles de métal qui oscillent gracieusement au gré des mouvements du port de tête, ce qui lui vaut son nom en thaï « Dok Mai wai », les «feuilles qui bougent ».

sions particulières bien que le populisme de notre époque troublée remette au goût du jour les traditions ancestrales au travers de séries télévisées pseudo-historiques comme « Le destin ».

De même que l'histoire, le régionalisme particularise le vêtement. On en distingue quatre : le Nord, le Nord-Est, le Centre et le Sud. Chaque région façonne des couleurs, des tissus, des accessoires et des matières. Nous vous proposons dans ces lignes de nous intéresser au costume traditionnel du Nord influencé par la culture de l'ancien royaume Lanna. Vivant dans les montagnes avec des températures relativement basses, les habitants portent alors des vêtements de soie ou de coton épais ainsi que de chanvre, qui recouvrent tout ou partie du corps, selon la saison. La femme du Nord se ceint d'une longue jupe appelée « Sin » de couleur rouge dont le motif horizontal et multicolore s'imbrique dans la trame du tissu. Le haut du corps est couvert d'un bustier rouge avec une étoffe de coton ou de soie magnifié par des bijoux le plus souvent en argent sculpté et richement travaillé. La rue Wua Lai à Chiang Mai est aujourd'hui encore précisée



par tous ceux qui cherche des orfèvres dessinant de manière exquise et délicate des accessoires capables de mettre en valeur les tissus du Nord. Ceux-ci se composent généralement d'un reticule, d'une ceinture, d'un bracelet, d'un collier, de boucles d'oreilles et d'une épingle à cheveux qui complète à merveille cet ensemble. Les détails y revêtent une grande importance, parfois comme ici les fleurs de coing de Chine ou d'hortensia Millingtonia surmontées de fines feuilles de métal qui oscillent gracieusement au gré des mouvements du port de tête, ce qui lui vaut son nom en thaï

« Dok Mai wai », les « feuilles qui bougent ».

Les Thaïlandaises privilégient donc des costumes et des accessoires qui représentent l'élégance et le respect de la culture et des traditions, reflétant également la mode de vie des Thaïlandais et des Thaïlandaises qui n'aiment pas causer de désagrément pour leur entourage. Comme le disait Jean Giono dans *Le hussard sur le toit* : « Ne sois jamais une mauvaise odeur pour tout un royaume, mon enfant. Promène-toi comme un jasmin au milieu de tous. »

→ bruno@tu.ac.th

Les costumes d'Alsace

Alsace : les maisons à colombages, les vignes autour d'anciens villages, les volets garnies de cœurs et de tous les motifs imaginables, les marchés de Noël remplies de vin chaud et de leurs fameuses pâtisseries alsaciennes, les illustrations d'Hansi.



YULIA TITOVA
Étudiante Université
de Strasbourg
(France)

Ces images avec des petites filles et des grandes dames, des gamins et des monsieur habillés en costumes alsaciens nous envahissent par le charme de l'époque emportée mais toujours vivante sur les dessins du fameux peintre.

En évoquant le costume alsacien, nous pourrions avoir une image bien précise : une femme en jupe de couleur vive, sa tête est décorée par un grand nœud noir ou rouge. Cette alsacienne qui représente la région et reste connue grâce au folklore et aux innombrables images. Mais sait-on d'où vient cette fameuse alsacienne, et pourquoi porte-elle son nœud noir sur la tête ?

Le fameux costume n'était pas représenté qu'aux environs de Strasbourg, après Haguenau (la commune de Bas-Rhin) le costume traditionnel change presque dans chaque village. Les couturiers des environs de Strasbourg essayent de mettre à jour leurs robes en s'inspirant des modèles de la ville. Les formes et les couleurs de costumes ne changent pas seulement en fonction du lieu mais aussi en fonction de la religion ou des codes pour la situation maritale ou la richesse du couple. Le costume caractéristique est apparu à la fin de XVIIIème siècle, à l'époque où le monde rural vivait sa prospérité.

A la campagne les costumes se font pour durer, les alsaciens préfèrent les tissus simples, laine, lin, tissu de grossier, les styles changent avec le temps mais plus lentement que ceux de la ville, où les modes sont influencées par les souffles parisiens, mais les strasbourgeoises gardent leurs touches régionales. Ainsi les dames de la

ville portent des souliers à bec, des petits manteaux, des chaussures longues, de longs manteaux à décolletés profonds. Au XVIIIème siècle, les bicornes de feutre noir deviennent à la mode, ce qu'on peut voir sur les tableaux de cette époque, comme celui de Nicolas de Largillière exposé au musée des Beaux-Arts de Strasbourg : « La belle Strasbourgeoise ».

La coiffe à nœud a une histoire particulière, vu que ses origines sont difficiles à préciser. On ne sait que d'abord le nœud se faisait d'une calotte en brocart d'or qui recouvrait la tête comme un bonnet serré autour de la tête grâce aux rubans passant dans les coulisses et formant un petit nœud dans le haut. Le nœud de la coiffe est nommé différemment dans chaque village, « Floka » au Pays de Hanau et au Kochersberg, « Kridel », qui en en forme de crête de coq, dans le canton d'Haguenau.

Avec le temps la coiffe traditionnelle évolue. Le nœud augmente de volume et change de couleurs dans les différentes parties de l'Alsace. La fameuse coiffe prend de plus en plus de proportions et elle arrive à se recourber vers les oreilles, ce qui peut être aperçu sur les tableaux datant de 1870-1880. A la fin du siècle, les nœuds deviennent tellement gigantesques qu'on les appelle « Grands papillons noirs ». Cette mode ne manque pas de logique, surtout pendant l'hiver alsacien.

Le nœud de l'Alsace est un symbole national, qui réunissaient le peuple alsacien au sein de l'histoire de la France. En 1870, l'Alsace devient province allemande,



«L'Alsacienne traditionnelle»,
Paul Kauffmann

les alsaciens expatriés, ornent leurs nœuds de la cocarde tricolore pour montrer leur attachement à la France. Le même se reproduit après la guerre en 1914-1918.

Les accoutrements varient et la religion a une grande influence sur la forme de la coiffe. Dans les villages protestants les filles ne portent pas de bonnet, même pour entrer à l'église, mais dans les autres, comme à Hoffen, nous pouvons rencontrer les filles en bonnets brodés, garnis de rubans noirs en soie. Les filles catholiques portent souvent les rubans de couleurs avec des nœuds imprimés de fleurs. Ces motifs étaient imprimés à la planche en bois de poirier, mais seulement jusqu'en 1950. Après cette date la plupart de planches était mises au feu pour réchauffer les foyers des alsaciens qui n'avaient pas assez de bois après la guerre.



Photos prises au Musée alsacien de la ville de Strasbourg



Une telle vie exige une manière de s'habiller appropriée mais non dépourvue de coquetterie qui met en

valeur la beauté. Un tablier qui diffère en fonction de la religion et de l'évènement, pour les protestants il est blanc, pour les catholiques cette couleur est réservée pour les fêtes religieuses. Avec le temps les tabliers changent de couleurs et de tissus, nous voyons les tabliers en soie de chine, plissés, froncés, brodés de petites fleurs. Un autre élément du costume nous fait comprendre que la beauté était toujours appréciée, c'est une colerette ou Nackenhemd faite d'une toile blanche en lin ou tricotée, garnie de petits plis, fermée par des boutons.

En racontant l'histoire des costumes alsaciens avec tous les détails délicats, il ne faut pas oublier le climat de cette région frontalière, où l'hiver peut être assez sévère. Ainsi, parmi tous les éléments du costume, nous pouvons remarquer un « casavec », une sorte de jaquette. Le nom de cette pièce n'est ni français, ni allemand, c'est compliqué de trouver ses origines dans toutes les descriptions des traditions et des coutumes alsaciennes. « Casavec » couvre le corsage, en laissant un peu de toile blanche de chemise, un joli tablier, une cravate serrant le cou et les bijoux. Quant à cette partie du costume, elle aussi diffère en fonction de la religion, les femmes catholiques mettent une croix d'or, les protestantes mettent une croix huguenote avec la colombe. Pour les fêtes de village ou pour

aller aux offices, les femmes se contentent des bijoux plus lourds que gracieux, achetés à bas prix aux « Messti ». Les « Messti » sont connus comme les jours de fête estivale qui réunissaient les villageois dans une ambiance joyeuse pour faire honneur aux jeunes qui seront bientôt incorporés. Pendant ces jours les gens de la campagne profitent des bals, des spectacles de la rue, des marchés, où nous pourrions voir toute la richesse et beauté des costumes alsaciens.

Si nous continuions à examiner la garde-robe d'une alsacienne pour trouver les vêtements d'hiver, nous pouvons remarquer les casaquins. C'était une petite camisole aux manches longues et étroites en bombasin ou en soie noire, boutonnée jusqu'au cou. Les femmes de confession protestante le casaquin est long, pour cacher tout le haut de corps, il va jusqu'aux hanches. Les ecclésiastiques devraient être plutôt satisfaits, cet élément de la garde-robe fait disparaître les colerettes, les rubans d'épaules, il cache les bijoux et les cravates. Une telle tenue manque d'élégance et de coquetterie propres aux femmes alsaciennes qui trouvent une solution pour embellir le vêtement d'hiver, elles mettent un grand châle décoré à longues franges. Les châles peuvent être noir, comme ceux qui portent les maraichères de Colmar, qui les appellent « Flors ».

LE MARIAGE ALSACIEN

La tradition qui paraissant aujourd'hui assez étonnante est la tradition de costume des jeunes mariés, notamment la couleur des costumes. Dans la plupart des vil-

Aux environs de Schleithal, les petites filles portent les bonnets qui couvrent le derrière et le haut de la tête, en cachant les oreilles. Ces bonnets sont faits d'une étoffe de soie bariolée, garnie des rubans, dont une partie est fixée au sommet de la coiffe pour arrêter deux petites tresses de cheveux.

Les jeunes filles de la région du Kochersberg se distinguent par les grands nœuds brodés ou imprimés dans les coiffes, dont les pans descendent jusqu'à la taille. Elles ont également les chapeaux de paille, appelés « les roses du soleil » ou « sunaros » en langage régional.

Un autre symbole d'un vrai costume alsacien est la jupe, ou « rock » et « kutt » comme elles sont appelées chez les protestants et chez les catholiques. Les « Kutt » des catholiques sont plus longues de couleur rouge au bas en velours noir. Les « rocks » des protestants varient selon la période de l'année liturgique, ainsi leurs jupes pouvaient être rouges, vertes ou même violettes ou bleues.

LES COSTUMES FÉMININS

Imaginant les femmes alsaciennes, leur mode de vie était très différent du nôtre, nous avons une image d'une femme qui cueille les fleurs dans les champs, qui va à la danse de village, qui s'assoie devant le feu le soir après tous les travaux domestiques, qui est juchée dans l'alcôve pour faire le lit.



noir. Le marié porte un chapeau (mais cette tradition diffère en fonction de village), le chapeau également noir en forme voulue peut être porté en tricorne, en rabattu. Pour le mariage le chapeau est décoré d'un bouquet de roses artificielles blanches et de branches vertes. Parmi les branches le romarin domine, celui-ci est un

rangée. La couleur rouge est de préférence parmi les jeunes, les hommes d'âge mur portent les gilets de velours sombre.

L'hiver alsacien est une réalité pour tout le monde, les hommes se protègent du froid avec un redingote longue en bombasin ou drap noir, brun ou bleu.

Le chapeau est un élément du costume symbolique pour les hommes, aussi bien que pour les femmes. Vers la fin de XVII^e siècle apparaît le tricorne, ensuite la calotte arrondie devient à la mode. La calotte est munie de boutons ou de boucles d'argent, les hommes peuvent fixer les larges bords de différentes manières. Les hommes portent aussi le bonnet tricoté à pointe, appelé « Zepfelkapp », que nous pouvons comparer à un bonnet de nuit. Le temps passe, les hommes commencent à porter la calotte en laine frisée grise ou noire, aux bords tricotés. Vers la fin de XIX^e siècle les hommes des campagnes alsaciennes adoptent le chapeau noir à bords raisonnables et à calotte plate.

Après la Première Guerre Mondiale le costume alsacien a commencé à disparaître, seulement des grands patriotes ou des attachés aux traditions ont gardé cette partie indispensable de la culture alsacienne. Grâce à ces gens, nous pouvons ainsi toujours admirer les jupes rouges, les nœuds et les chapeaux alsaciens dans les vitrines des magasins traditionnels, pendant les festivals et les fêtes en Alsace. Même avec tout le confort des jeans et des pulls d'aujourd'hui, nous ne pouvons pas nous empêcher de remarquer que les coiffes alsaciennes mettaient les femmes en valeur, elles étaient obligées de marcher la tête haute, sûres de leur beauté et leur charme.

Sources utilisées :

<http://costumes-alsaciens.ekla-blog.com/>
L'Alsace traditionnelle – Paul Kaufmann
Costumes et coutumes d'Alsace – Charles Splinder
Le Musée alsacien
Le musée historique de Strasbourg

Mots-clés : Alsace, costume alsacien, nœud de l'Alsace, histoire, mariage alsacien

→ yulya.titova.2011@mail.ru

lages de la Basse-Alsace les mariés sont vêtus en noir, certains couples se contentent des costumes pour les fêtes. Pour voir de plus près les costumes de mariage, allons-nous à Hunspach, le village du Bas-Rhin, où les costumes des mariés sont particulièrement remarquables. La jeune mariée alsacienne de Hunspach porte une couronne ou un bonnet enrubanné, la coiffure est formée par plusieurs tresses minces qui forment un dessin régulier derrière la tête, la coiffure se finit par une couronne décorée d'un bouquet de fleurs artificielles blanches.

Le corsage de la mariée est en soie noire, décolleté devant pour montrer la chemise, bordée d'un plissé de soie. Autour du cou, nous voyons une collerette, toujours noire. La jeune mariée ne tient pas un bouquet de fleurs dans ses mains, celui-ci est fixé au bras droit. Les fleurs sont toujours artificielles décorées de paillettes d'or et d'argent. La jupe pour le jour du mariage est noire, partiellement caché par un tablier brun qui est fixé par un ruban en soie, dentelé.

Le costume du marié n'est pas aussi riche en petits détails mais possède quelques caractéristiques alsaciennes. Le futur mari est habillé en longue redingote à col droit, gilet et pantalon, tout en

symbole du mariage dans les campagnes de l'Alsace, ainsi les invités et les mariés le porte à la main le jour de mariage.

LES COSTUMES MASCULINS

Dans toutes les descriptions de la mode pour les hommes et leurs costumes traditionnels ne sont pas aussi détaillés que ceux des femmes, par manque de grand nombre de composants, et à cause de sa neutralité. Notre petite histoire des costumes alsaciens n'ose pas laisser la mode masculine de côté. Les costumes des hommes s'adaptent plus vite à la mode française, les pièces de l'uniforme militaire s'intègrent à la garde-robe masculine, comme les boutons en rangées sur les vestes ou les gilets.

Les styles de vêtement diffèrent en fonction de la situation maritale, les hommes célibataires mettent un foulard en soie sur le col de leur chemise, ou les taffetas noirs, noués par un nœud double. Au XVIII^e siècle les pantalons deviennent plus larges, ceux de fête sont blanc en toile, sans boutons.

Le gilet, la pièce des militaires au départ, est apparue pendant la Guerre des Paysans du XVI^e siècle. Ce gilet évolue pour devenir un gilet à revers, à multiples boutons, de 10 à 20 boutons par

La tenue « ÀO DÀI », symbole du Vietnam



NGUYEN THUY NGÂN,
Élève au lycée BGPU
Blagovetchchensk (Russie)

HISTOIRE DES TENUES VIETNAMIENNES

A l'époque du Moyen Age les vêtements étaient un marqueur social important pour les vietnamiens. Il y avait des règles strictes il était interdit aux pauvres de porter des couleurs vives, seules les couleurs noir, marron et blanche étaient autorisées. Les monarques pouvaient porter des tenues d'or, et la noblesse s'habillait en rouge et en pourpurin. Les paysans portaient des costumes de soie façon « pyjama ». Et ils se coiffaient avec un ruban de brocart « khăn đống » ou un chapeau asiatique conique. Les vietnamiens pauvres ne portaient pas de chaussures dans la vie quotidienne, et pour les fêtes ils mettaient des sandales de bambou.

LA TENUE « ÀO DÀI »

Depuis des siècles, le ao dài est l'un des symboles du Vietnam. Dans le sud, ce mot se prononce « ao yai » et dans le nord « ao zai ». C'est le costume vietnamien le plus connu dans le monde et le plus populaire parmi les vietnamiens. A la fin du XVIII siècle c'était un vêtement de la noblesse.



Il y a des áo dài pour les femmes et pour les hommes. Mais lorsque les Occidentaux ont débarqué, notamment les Français, ces derniers ont importé de nouveaux modes vestimentaires. Le áo dài masculin s'est retrouvé relégué au rang des vêtements désuets, d'un autre temps. Il a laissé la place, du moins en ville, aux pantalons, chemises, vestons et chaussures en cuir. La version áo dài homme n'est désormais utilisée que dans de très rares occasions comme lors du mariage ou des funérailles.

Ainsi, vers le XX siècle le áo dài est porté principalement par les femmes. Il est composé de deux pièces : une robe avec des fentes de deux cotés et un large pantalon de soie le plus souvent blanc. Le áo dài couvre tout le corps, sauf la tête, les mains et les pieds. Cependant, la fente de la robe remonte, en général, quelque 2 ou 3 centimètres plus haut que le pantalon, laissant ainsi un petit triangle découvert de chaque côté du bassin,

ouverture surnommée le « triangle de l'émotion »

Cette tenue permet aux Vietnamiennes de se démarquer des autres femmes du monde. Elle est devenue l'uniforme des élèves et des étudiantes, des hôtes de l'air, etc. Il est porté par la quasi-totalité des femmes lors des cérémonies officielles, des conférences ou encore des mariages. Comme certains le disent, c'est « un vêtement qui couvre tout mais ne cache rien ».

A la fois pudique et provocateur, le áo dài reste symbole de la grâce et de la beauté qui a inspiré les grandes maisons de design de mode telles Richard Tyler, Claude Montana, Donna Karen, Christian Lacroix, Ralph Lauren, Calvin Klein, Roberto Vanno, Prada et Giorgio Armani. Aux alentours des années 1990, il était devenu le costume national du Vietnam.

→ nguyen.thuy.ngan.lena.2004@gmail.com

Les couleurs vives du Paraguay

Le costume typique de la femme paraguayenne est conformé du «*typoi» et d'une jupe longue et gracieuse. Le typoi est une blouse en «ai po'i» (tissu fin en coton) qui porte des ornements de différentes couleurs faits avec le même fil. Ces ornements souvent représentent des fleurs. Le typoi peut être fait de «ñanduti» qui est un type de tissu traditionnel comme le « ao po'i », mais plus élaboré.



**ARIANA BALCÁZAR
VANINA MARTÍNEZ
DANIELA NEGRETTE**
avec la collaboration
de Julie de Bolf
de l'Association
des Francophones
et Francophiles
d'Encarnación
ENCARNACIÓN
(PARAGUAY)

La jupe est large et longue, jusqu'aux chevilles et souvent à volants. C'est fait en tissu fin, recouvert ou non d'une tulle. Elle porte un «pollerón» au-dessous de la jupe qui la fait paraître plus large.

Ce costume typique est aujourd'hui porté par les danseuses paraguayennes qui dansent pieds nus, mais peuvent aussi porter des chaussures de ballet demi-pointes.

Les cheveux de la femme paraguayenne sont toujours tressés : une tresse d'un côté ou l'une de chaque côté. Toutes les deux options doivent porter des fleurs, des peignes et un petit ruban normalement rouge à la fin de la tresse ou des deux tresses. Elle porte comme bijoux des boucles d'oreilles, un chapelet comme collier et elle se maquille avec du bleu aux yeux et des lèvres rouges.

Le costume typique de l'homme est composé d'un chapeau fait à la main avec de la paille, d'une chemise blanche en « ao po'i » et un pantalon noir attaché d'une ceinture multicolore.

**Typoi, ao po'i, ñanduti, sont des mots en Guaraní, 2e. langue officielle du Paraguay.*



La Chedda algérienne



NEBBAH ADAM
Élève au collège
Houari Boumédiène
Ammi-Moussa
Relizane (Algérie)

Le patrimoine traditionnel algérien est très riche : Chaque région, chaque wilaya recèle des trésors, notamment dans le domaine de la haute couture traditionnelle. Malgré la présence tour à tour des Romains, Phéniciens, Ottomans et Français, le costume traditionnel algérien a su garder de sa personnalité.

Pour les Algériens, la Kechabia, le Burnous, le Caftan le Karakou sont plus que jamais, leurs étoffes préférées ! Tlemcen est incontestablement la ville la plus riche du Maghreb au niveau vestimentaire. La ville a offert de magnifiques tenues au patrimoine algérien dont la CHEDDA, le CAFTAN et la blousa MANSORIA qui sont devenus au fil des décennies très prisés par la majorité des mariées algériennes surtout dans la grande région ouest.

La plus symbolique est la Chedda dont l'origine est très ancienne, elle remonterait bien avant l'arrivée des Andalous à Tlemcen, c'était la tenue protocolaire des princesses tlemceniennes d'antan.

Aujourd'hui, les mariées ont la chance d'être des princesses en la portant l'espace d'une soirée.

La Chedda de Tlemcen est une tenue traditionnelle algérienne, un pur produit de l'artisanat tlemcénien. Depuis 2012, la Chedda est inscrite au patrimoine culturel immatériel de l'humanité par l'UNESCO.

Cette tenue est un caftan en velours et aux fils d'or, orné de perles de culture, de colliers, de meskia, de graffache, des khorsas (espèce de boucles d'oreilles qui tombent des tempes) et d'énormes boucles d'oreilles suspendues à une calotte conique brodée au fil d'or déposée sur la tête.

Cet habit est porté par les mariées avec d'autres bijoux comme les perles de culture djouhar, les colliers suspendus meskia des bracelets et el kholkhal qui se met autour de la cheville. La tête est coiffée d'une chéchia conique brodée

de fils d'or sur laquelle est noué le mendil de mensoudji, une sorte de foulard où sont posés sept à neuf diadèmes.

Il reste le plus coûteux de nos jours et le plus apprécié de tous.

Le caftan est donc un long vêtement composé originellement de trois pièces : une robe inférieure fermée avec de longues manches, une deuxième robe, puis une troisième robe ouverte, d'un tissu généralement très riche et orné de broderie et autre pelage raffiné. La beauté du caftan vient donc plutôt de la qualité du tissu avec lequel il est réalisé, ainsi que des ornements avec lesquels il est décoré, car la coupe des vêtements en lui-même est assez immuable. Les couturières algériennes continuent de le travailler, de l'embellir avec leur sens créatif.

Enfin le costume n'est pas que tissu, un vêtement créé par l'homme et conçu pour habiller le corps. C'est un mode d'expression reflétant une histoire mais aussi une identité si diversifiée et unifiée à la fois.

→ nounou_bdz@yahoo.fr



Les tenues traditionnelles de la République tchèque



Moi en costume traditionnel tchèque

La République tchèque n'est pas parmi les plus grands pays du monde, mais sa richesse culturelle est vraiment diverse, ainsi que la richesse des tenues traditionnelles. Plus le costume est décoré, plus la région de son origine est riche. Le costume est quelque chose comme une carte d'identité. Selon son apparence on peut déduire d'où vient son porteur, s'il est marié, célibataire ou veuf, quel est son métier et beaucoup d'autres informations.

Les tenues peuvent être décorées de broderies, de dentelles, une technique spécifique pour le sud-est est le *modrotisk* (des motifs blancs sur le fond bleu).

Si vous visitez la campagne tchèque pendant les fêtes, vous ne pourrez pas négliger les gens portant des costumes traditionnels. Aujourd'hui on ne porte les tenues que lors des occasions spéciales, néanmoins ils restent toujours une partie inséparable de notre folklore.

ELIŠKA SVOBODOVÁ
Lycée Českolipská
Prague (République Tchèque)



Les caftans du Maroc



Moi portant un caftan

FATIMA EZZAHRA

Stagiaire au Lycée Mohamed 5, Casablanca (Maroc)



À u Maroc, nous trouvons beaucoup de tenues traditionnelles qui représentent les différentes régions du Maroc. Mais si nous effectuons une comparaison entre ces tenues, nous allons remarquer qu'il y a toujours le Caftan comme base avec quelques changements comme les accessoires par exemple.

Le Caftan marocain est un patrimoine culturel résultant des multiples civilisations qui ont eu cours au Maroc durant des siècles passés. Le caftan marocain a gagné en popularité après avoir été introduit dans le monde par les plus grandes lignes de vêtements et stylistes à travers les défilés de mode sous forme d'une longue robe que les

femmes marocaines portent à des événements spéciaux comme les mariages et les naissances.

Et comme symbole d'hospitalité, les marocains offrent souvent aux étrangers des caftans comme cadeau. C'est un costume très chic et valorisant pour la femme.

→ fatimaezz.jallane@gmail.com

Blanc comme symbole de la liberté des Grecs



KOTROTSIOU LIDA
Élève du Collège Karavana Larissa (Grèce)

Après l'indépendance de la Grèce en 1830 le costume national masculin est inspiré des costumes traditionnels de la Grèce ottomane portés entre autres par les bandits "klephtes".

Il reste jusqu'à nos jours la référence des uniformes des evzones, membres de la garde présidentielle grecque. Celui de la Grèce comporte la fustanelle, jupe plissée coupée dans 30 mètres de tissu blanc, formée de 400 plis qui symbolisent 400 années de servitude sous l'occupation turque. De plus, il y a le féssi, béret de feutre rouge ou gland de soie noire, le phermeli, gilet brodé à la main. La couleur noire de l'étoffe et le blanc de la broderie symbolisent toujours respectivement le deuil de l'esclavage et la pureté de l'amour pour la liberté.

Il y a aussi le periscèle, le pantalon long et rouge des officiers et les bas de laine blanche pour les evzones. L'hypodète, c'est la chemise blanche. De même, il y a les hauts-de-chausse, le ceinturon à cartouchière, les epicnèmes de couleur noire pour les evzones, bleue pour les officiers, la ceinture intérieure qui permet de maintenir les collants et les galons frangés aux cordons bleu ciel et blancs qui sont les couleurs du drapeau national. Enfin, les tsaroukia, chaussures entièrement fabriquées à la main, la paire pèse environ trois kilos. Spécialement conçues pour les combats de corps à corps elles sont lourdes, dures, résistantes et stables. Chaque chaussure comporte six cents points de couture et chaque semelle est armée de soixante clous. Leur bout est orné d'un pompon noir. Accessoire étonnant de nos jours, celui-ci servait auparavant à cacher une lame affûtée qui permettait aux soldats désarmés de continuer à se défendre en frappant leurs adversaires avec le pied.



La nature dans les costumes albanais



SOFIA TRESKA
Section bilingue du Lycée « Raqi Qirinxhi » à Korçe (Albanie)

Les costumes populaires sont différents d'une région à l'autre. Dans le Sud et dans la partie occidentale du pays, on trouve la fameuse « fustanella », une jupe portée par les hommes de ces régions, assez semblable à la jupe blanche du costume traditionnel grec. Les costumes du Nord et de la partie montagneuse du centre du pays sont plus lourds à porter, en conséquence des températures basses qui touchent ces régions. On retrouve cependant ce bonnet en feutre blanc, qu'on appelle un « qeleshe », porté par les hommes de tout le pays, seule

la forme peut différer, passant de pointu à plat sur le crâne.

Dans les vêtements féminins populaires, l'utilisation de couleurs de base solides telles que le blanc, le noir, le rouge et le gris est évidente. Les motifs sont tirés principalement de la nature, des fleurs, de la lumière abondante et de la chaleur du lieu. Dans la région de Devoll, la robe de la femme est en tissu, pas épaisse. C'est une robe dans la dernière partie. La partie du corps de la robe est embrassée derrière la poitrine et la

taille. Les manches de la robe sont étroites et longues. Sur la tête, les femmes portent une écharpe décorée de roses. Les chaussettes sont en laine de chameau très fine, principalement utilisée en couleur. Les chaussures sont faites de talons hauts et pas trop hautes.



Le costume national de femme russe: une exquise beauté



VERONIKA
SERIKOVA



DARIA GURIEVA

Élèves de la classe de 7^e École 7 de Tsiolkovski, région Amourskaya (Russie)

Le costume national de chaque peuple est une partie intégrante de sa culture. Il reflète son histoire, ce qui permet de mieux comprendre la mentalité du peuple, ses traditions et ses coutumes.

Le costume russe est très beau et particulier. A sa simple mention, une image surgit immédiatement : une belle jeune fille russe avec une longue tresse tombant jusqu'à la taille, en « kokochnik » brodé de pierres précieuses et en robe à motifs ; et un jeune homme aux cheveux châtain clair, en chemise blanche brodée, en pantalon large et en « lapot' » (chaussures tres-



Boarychni (Toilette d'une fiancée), par Ivan Kulikov (1875 - 1941)

sées de l'écorce). Une beauté !

La création du costume national russe s'est terminée vers le 17^e siècle. Avec l'avènement de Pierre le Grand il y a eu beaucoup de changements dans toutes les sphères de la vie. Il a introduit une mode qui n'avait pas existé auparavant : le costume de femme se distinguait par une beauté exquise, l'esthétique exceptionnelle, les couleurs vives, le luxe. Ce qui n'a pas été le cas pour le costume de l'homme. Et

ce n'est pas étonnant, parce que depuis des siècles la femme avait incarné la grâce, la tendresse, elle a été une gardienne du foyer et une source d'inspiration et d'admiration. Par conséquent, même les vêtements des femmes paysannes étaient beaux, colorés et richement décorés de broderies.

Le costume national des hommes en Russie était beaucoup moins spectaculaire que celui des femmes. Sa base était une chemise que les paysans por-



Anastasia Romanovna Zakhar'ina-Yuryeva, par Konstantin Makovsky (1839-1915)



Une femme russe, par Zinaïda Serebryakova



Une coupe pour un cher hôte, par Andrey Chichkine



Joueur de la balalaïka, par Fédor Sytchkov (1850-1958)

taient comme vêtements pour sortir, et la noblesse l'utilisait comme sous-vêtement.

La base du costume national russe pour enfants était aussi une chemise brodée. Et il faut noter que la première chemise du garçon devrait être celle du père et celle de la mère pour la fille.

COSTUME TRADITIONNEL DE FEMME RUSSE

Le costume national de femme russe est beaucoup plus intéressant et plus riche que celui des hommes. En effet,

c'est la femme qui incarnait pour les Russes la féminité, la beauté, des valeurs familiales. Dans les temps anciens, en Russie, le costume était l'une des formes de l'art folklorique et de l'artisanat.

Les principaux éléments du costume traditionnel russe se sont développés en Russie ancienne. La base du costume était un long chemisier de coupe droite « sorotchitsa », aux manches larges. Habituellement, les femmes portaient plus qu'un chemisier, au moins encore un autre seyait de sous-vêtement.

Les paysannes russes portaient un chemisier décoré de broderies sur les manches, l'ourlet et les épaules. Elles mettaient par-dessus une robe à bretelles et un tablier. On portait le costume paysan les jours fériés pour fêter la récolte ou la fenaison.

Les femmes russes, même les simples paysannes, aimaient beaucoup s'habiller à la mode. Dans leurs grands coffres elles gardaient une riche variété de tenues différentes. Elles aimaient particulièrement les chapeaux : simples, pour tous les jours et brodés de perles, décorés de pierres précieuses pour les fêtes. Elles se coiffaient en fonction de leur âge et de leur état matrimonial. Les jeunes filles laissaient des cheveux lâchés en se coiffant avec des rubans, bandages, cerceaux, couronnes ajourées, écharpes pliées.

Les femmes mariées devaient couvrir complètement leurs cheveux. Après le mariage et le rite de « dénouement de la tresse », la jeune femme portait « une kitchka de molodoukha ». Selon une coutume russe ancienne, on mettait un foulard – « ubrus » - sur la « kitchka ». Après la naissance du premier enfant, elles mettaient une « kitchka » à cornes ou une coiffe haute en forme de pelle, symbole de fertilité et de la capacité de donner la naissance à un enfant.

Le « kokochnik » était une coiffe de fête pour les femmes mariées. D'habitude elles mettaient une « kitchka » ou un « kokochnik » pour sortir, et à la maison elles portaient un bonnet (« tchepets ») ou un foulard.

Les paysans se faisaient principalement des vêtements de toile et de laine, et à partir du milieu du XIXe siècle - d'indienne, de satin et même de soie et de brocart. Les tenues traditionnelles étaient populaires jusqu'à la seconde moitié du XIXe siècle, jusqu'à ce que la mode urbaine ait commencée à les supplanter progressivement.

*Préparé par Elena Seyitmedova,
professeur de français à l'école 7 de
Tsiolkovski*

→ elena_urievna64@mail.ru



Varvara, par Boris Kustodiev (1878-1927)



Une beauté russe, par Konstantin Makovsky (1839-1915)

Les couleurs du carnaval haïtien

Tous les ans, au mois de février les haïtiens troquent leurs décorations de Noël contre leurs costumes carnavalesques.



**MAGEDA BELLA
CARÈNE ALTIDOR**
Elève du Collège
Marie-Esther
Port-au-Prince
(Haïti)

En effet, le carnaval haïtien est la plus grande manifestation culturelle de notre peuple. Il se déroule généralement au mois de février et est organisé sur six semaines dont cinq dimanches pré-carnavalesques suivi d'un cocktail d'animations musicales, de costumes pour la plupart terrifiants et de danses en plein air. Le carnaval cible et atteint toutes les couches de la population, enfants et adultes guettant l'arrivée des chars allégoriques, riches et pauvres dansant sur la même chaussée, c'est l'occasion de se libérer de toute hiérarchie sociale.

Durant ces festivités les habitants se déguisent en costumes traditionnels mais également en personnages populaires haïtiens. Derrière chaque costume se cache une histoire, une anecdote, ils sont les œuvres d'artisans et de grands stylistes haïtiens. Ces créateurs ont la plupart pour mission de critiquer le gouvernement en place, d'exposer les problèmes, les tares de la société. Ils font de leur mieux pour éviter la monotonie, il est bien évident qu'au fil des années l'on se lasserait de constamment revoir les mêmes costumes ; Cependant certains de ces costumes

sont inévitables et si vous passez par-là vous ne les raterez pas !

Il s'agit donc des célèbres Chaloskas, des Zèl Matiren, des Zombies et d'autres personnages provenant du vodou mais également des rois et reines et des bandes à pieds.

Le Chaloska « Charles Oscar Etienne » il représente un général des années 1915. Généralement en noir, des lèvres immenses et des dents tordues, il s'agit bien du Chaloska. Il symbolise une force brutale, une image qui effraie les enfants et les non habitués du carnaval. Dans la vie réelle, le général Charles Oscar, proche du président Vilbrun Guillaume Sam a commandité le massacre de 168 détenus politiques dont trois des fils d'un dénommé Edmond Polynice qui a par la suite vengé ses fils. Le corps du général fut trainé dans les rues de Port-au-Prince par le peuple.

Le Zèl Matiren « Les ailes de Mathurin » comme le raconte la petite histoire, il s'agirait d'un ressortissant allemand qui pendant des années assistait au carnaval en se masquant de grandes ailes géantes mais restait anonyme jusqu'au jour où des carnavaliers le suivirent et découvrirent son identité, Mathurin.

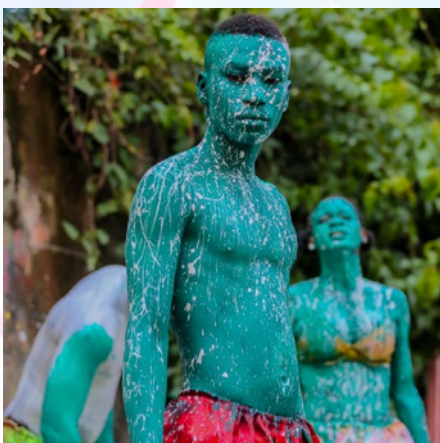
Quant à la ville de Jacmel, son carnaval présente beaucoup de spécificité. Parmi tant d'autres, je peux citer les Lansèt Kòd, dégui-



sés avec un mélange de sirop et de cendre de caoutchouc, selon les gens de cette localité, ce serait des membres d'une société secrète qui ont pour habitude de faire assaut aux passants en essayant de les attraper avec des cordes.

Au carnaval, muni d'une corde ils attaquent les passants non pas pour les attraper mais plutôt pour les salir.

→ gedabae16@gmail.com



La «vyshyvanka» ukrainienne



ALISA KRAVCHENKO
Étudiante
Université nationale de
Kharkiv
V.N. Karazine (Ukraine)

Chaque ukrainien sait ce qui est la «vyshyvanka». Aujourd'hui, ce n'est pas seulement une chemise traditionnelle décorée de différents motifs — c'est une déclaration : une déclaration

de mode et, parfois, une déclaration politique. Chaque année, on célèbre le jour de la «vyshyvanka» le 21 mai, et partout on peut voir des gens habillés de différentes variantes de «vyshyvanka», classiques ou modernisées.

Les premières broderies sont apparues à l'époque des Scythes. Leurs motifs ont été inspirés par Mère Nature elle-même : des animaux (surtout des oiseaux), des plantes et des humains... Cette tenue protégeait les Slaves des forces malveillantes : voilà pourquoi les chemises étaient décorées sur les manches, les cols, les ourlets — là où le corps était le plus vulnérable.

Chaque région de l'Ukraine a sa version unique de «vyshyvanka», et chaque motif a sa propre signification : par exemple, les motifs géométriques symbolisent la fertilité de la terre (la région Hutsul), les ornements floraux symbolisent le bonheur familial et l'amour maternel (Tchernihiv) et les animaux apportent la fidélité et la longévité.

Les couleurs les plus utilisées sont le rouge et le noir. Chez nous, il existe une chanson populaire

qui dit : « Mes deux couleurs, deux couleurs d'une vie : le rouge pour l'amour et le noir pour les pleurs ». Mais dans le cas de la «vyshyvanka», le rouge signifiait l'amour et l'énergie du soleil tandis que le noir était la couleur de la magie et des mystères qui pouvait sans doute assurer une bonne récolte et la prospérité aux Ukrainiens.



→ asya169@gmail.com

S'habiller à la biélorusse



**HANNA
ASTROUSKAYA**
Étudiante
Université
linguistique d'État de
Minsk
(Biélorussie)

Le costume traditionnel biélorusse a des racines communes avec celui de l'Ukraine et de la Russie. Malgré une influence lituanienne, polonaise, russe et ukrainienne il a son identité. L'une des caractéristiques les plus importantes est le maintien des traditions. Par exemple, la fabrication du

costume traditionnel biélorusse est multiple. Sur la photo est présentée le costume traditionnel féminin que les femmes portaient pendant la nuit de Kupala (une célébration des peuples slaves du solstice d'été). C'est une robe blanche à motifs. L'ornement biélorusse est également multiple. D'habitude, il est composé des petites figures géométriques (losanges, car-

rés, croix, étoiles, lignes, points) qui forment des fleurs symbolisant les forêts et la nature biélorusses.

Une couronne était obligatoire pendant cette fête pour les femmes car on disait la bonne aventure avec l'aide de la couronne. Et on la faisait manuellement de l'herbe et des fleurs. Avant des costumes traditionnels différents servaient aussi à distinguer les couches sociales, mais l'industrialisation, l'informatisation et la mondialisation ont causé la disparition de cette différence vestimentaire. C'est pourquoi avec le temps on a arrêté de porter le costume traditionnel.

De nos jours, on peut le porter pendant des événements culturels. Mais dans la vie quotidienne on porte des vêtements modernes à motifs traditionnels.

→ annette.ostrovskaya@gmail.com



Raïtchikhinsk, la ville des mineurs



SOPHIA PESOTSKAYA
Élève de l'école 8
de Raïtchikhinsk
Région Amourskaya
(Russie)

LA PLACE PRINCIPALE

Raïtchikhinsk est une petite ville de la région Amourskaya qui se trouve à 170 km de Blagovetchtchensk, le centre régional. Fondée en 1932, elle compte aujourd'hui environ 17 mille habitants.

Le cœur de toute ville est la place centrale. Il y a toujours beaucoup de monde et vous ne vous ennuyez pas ici. Une atmosphère particulière règne sur la place de la ville de Raïtchikhinsk.

Dans notre ville, il y a trois rues principales : Pobeda, Muzykal'naya et Pionerskaya. La rue principale qui porte nom de la Victoire est la plus longue de notre ville. Dans cette rue il y a un grand nombre de magasins, de salons, d'attractions, et elle mène au cœur

de notre ville - la place centrale de Raïtchikhinsk. C'est l'endroit le plus populaire parmi les habitants de notre ville. C'est ici que les jeunes passent leur temps libre, se réunissent, organisent des événements sportifs, des concerts et d'autres événements publics.

Cette année, la place de la ville a été aménagée. Ici, on a rénové la fontaine, installé de belles balançoires et des bancs confortables. Sur notre place il y a un square d'amour. C'est ici que les jeunes mariés viennent pour prendre une série de belles photos le jour de leur mariage. Vous pouvez y venir le soir et vous détendre après une dure journée de travail.

La place centrale de Raïtchikhinsk est un endroit confortable et agréable pour tout le monde.

LA JOURNÉE DU MINEUR

Une grande quantité de gisements précieux de carburant sont situés dans les terres de la région de Raïtchikhinsk.

Le charbon brun est extrait aux environs de Raïtchikhinsk depuis

sa création. La profession de mineur est la plus populaire parmi les habitants de la ville, elle est aussi la plus demandée et assez dangereuse. Au cours des années passées certains mineurs retrouvaient la mort au travail pour le meilleur avenir de la ville et la région. Et la ville doit beaucoup aux mineurs ! C'est pourquoi il y a une journée spéciale qui honore ce métier, le dernier dimanche d'août. C'est la fête la plus populaire et la plus importante pour Raïtchikhinsk. Ce jour-là, de nombreux concerts ont lieu sur la place principale de la ville. La musique, les joyeux cris et le rire des enfants se font entendre. Le soir, un grand nombre de personnes se réunissent pour un spectacle représenté par les artistes locaux ou par les invités de Blagovetchtchensk ou de Moscou. Dans la rue principale de la ville, il y a un monument aux héros du travail socialiste «Un godet». Il s'agit d'un vrai godet d'excavateur qui travaille sur les mines de charbon. Il a été installé en 1988 dans un square de la rue Pobedy.



Le monument aux héros du travail socialiste «Un godet»



Le square d'amour



Raïtchikhinsk apprécie grandement tous ceux qui ont travaillé pour le bien de la ville. À ce jour, de nombreux élèves font le choix du métier de mineur, car il ne perdra pas son importance

LA PERLE DE LA VILLE

Votre ville est-elle en pleine nature ? À Raïtchikhinsk, il y a un lac unique par sa beauté, qui se colore en rose chaque année.

Le lotus est un symbole de la région de l'Amour. Pour les habitants de la ville de Raïtchikhinsk, ces

fleurs sont d'une grande fierté. Le lac « Nénuphar » est la plus belle curiosité de la ville. Ce lac s'est formé suite à l'extraction du charbon. Les gens ont jeté des graines de lotus dans l'eau. Chaque année la surface de ce lac se colore en rose. Cela signifie que les lotus doux se sont épanouis, et certains d'entre eux cachent toujours leurs têtes « enfermées ». Tout le monde attend avec impatience ce moment. En plus du lotus Komarov, une autre plante relique y pousse, c'est la châtaigne d'eau. L'année der-

nière, un pont a été installé au-dessus du lac, ainsi qu'une allée avec des bancs sur ses bords.

Le lac « Nénuphar » est un lieu très pittoresque. Il attire l'attention des habitants des environs et des touristes. En été comme en automne, lorsque les lotus ne fleurissent pas, les gens laissent leurs voitures sur le parking et se rendent aux bords du lac pour prendre une belle photo en souvenir.

→ panassent@rambler.ru

La grue japonaise Tsuru



ELIZAVETA PANASENKO
Élève de l'école 8
de Raïtchikhinsk
Région Amourskaya
(Russie)

La grue japonaise est la plus rare grue au monde. Ces espèces menacées d'oiseaux sont inscrites sur la liste rouge de l'UICN (L'Union internationale pour la conservation de la nature). Ils vivent dans la Réserve Naturelle de Khingan dans la région d'Amour et migrent vers la Mongolie, La Chine, La Russie et le Japon. Au Japon, on appelle cet oiseau tsuru. Ils sont très mignons, drôles et curieux.

La grue japonaise a une petite tête avec un long bec, une couronne rouge et une peau nue sur le haut du crâne. Elle a un grand corps blanc avec une queue noire et courte et des ailes noires arrondies. La grue a de longues jambes minces.

Ces oiseaux mangent de petits rongeurs, des poissons, des amphibiens, des insectes, des céréales, des baies, des racines et des graines.

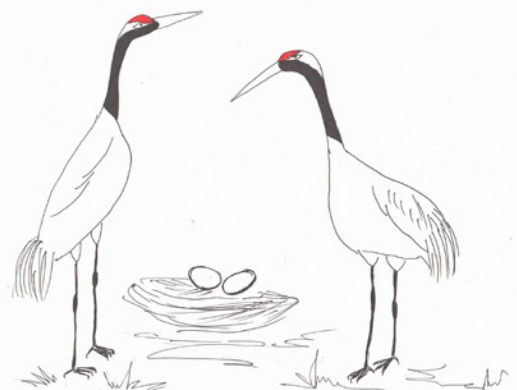
Les grues sont de bons parents. Ils construisent un grand nid. Puis ils pondent deux œufs à la fois. Les deux parents s'occupent de leurs œufs.

Au Japon et en Chine, cet oiseau merveilleux est un symbole de longévité et de fidélité.

→ panassent@rambler.ru



Dessiné par Elizaveta Panassenko



Préparé par Tatiana Panassenko, professeur de français de l'école 8 de Raïtchikhinsk

Vivons la francophonie cosmopolite!



SALUT! ÇA VA?

MARS 2020

